

Travail de Bachelor pour l'obtention du diplôme Bachelor of Arts HES-SO
en travail social

Haute Ecole de Travail Social – HES-SO//Valais - Wallis

PERSPECTIVE DE GENRE : LES ENJEUX DU TRAVAIL DE
L'APPARENCE SUR LE VÉCU DES ADOLESCENT-E-S DE 14 À
17 ANS, DANS LE JURA.

Réalisé par : Valentine Kobel

Promotion : Bac18, ASC, PT

Sous la direction de : Clothilde Palazzo-Crettol

Remerciements

Je tiens à remercier toutes les personnes qui ont donné de leur temps dans la réalisation et la rédaction de ce travail de Bachelor :

- Clothilde Palazzo-Crettol, ma directrice TB, pour son soutien, sa disponibilité, ses remarques constructives ainsi que ses précieux conseils et apports théoriques.
- Toutes les personnes ayant accepté de témoigner. Merci à elles-eux pour leur confiance, leur engagement et leur authenticité.
- Les personnes qui ont donné de leur temps pour la relecture de ce travail.

Mention

« Les opinions émises dans ce travail n'engagent que leur auteur·e. Je certifie avoir personnellement écrit le Travail de Bachelor et ne pas avoir eu recours à d'autres sources que celles référencées. Tous les emprunts à d'autres auteur·e·s, que ce soit par citation ou paraphrase, sont clairement indiqués. Le présent travail n'a pas été utilisé dans une forme identique ou similaire dans le cadre de travaux à rendre durant les études. J'assure avoir respecté les principes éthiques tels que présentés dans le Code éthique de la recherche. Je certifie également que le nombre de signes de ce document (corps de texte, sans les espaces) correspond aux normes en vigueur. »

Nombre de signes (espaces non compris) : 75 987

Valentine Kobel



Résumé

Ce travail traite de la question de l'apparence et de la perception de la beauté du point de vue des adolescent-e-s de 14 à 17 ans. Dans cette recherche, j'ai tenté de comprendre en quoi l'apparence peut avoir un lien avec la construction de l'identité mais aussi avec les relations sociales des adolescent-e-s. Dans le cadre théorique, les enjeux liés à la période de l'adolescence, à la construction de l'identité et à l'apparence physique sont traités sous différents angles. J'ai trouvé pertinent de prendre en compte la perspective de genre car peu d'études sur cette thématique portent sur la question masculine et féminine en même temps. Souvent, nous nous concentrons sur le rapport que les filles ont avec leur apparence mais les garçons, eux aussi font attention à leur physique. Certes les façons dont elles et ils appréhendent leur corps ne sont pas semblables mais chacun-e d'elles-eux font appel à des astuces pour être belles et beaux. C'est donc principalement pour cette raison que j'ai mené cette recherche.

Pour réaliser cette recherche, j'ai choisi d'effectuer des entretiens individuels avec quatre jeunes âgé-e-s de 14 à 17 ans. Ayant comme visée une perspective de genre, il m'a semblé essentiel d'interviewer deux filles et deux garçons afin d'assurer une certaine diversité de points de vue. Pour mener ces entretiens, j'ai utilisé le même guide dans le but de percevoir les différences et les similitudes entre la réalité des filles et des garçons. Les questions étant semi-directives, cela m'a permis de récolter des données pleinement qualitatives.

Il est ressorti que les adolescent-e-s, filles comme garçons, sont attentif-ve-s à leur apparence même s'ils-elles affirment le contraire. Le terme de « caractère » a souvent été évoqué lors des entretiens, mais nous pouvons le percevoir comme une valeur sociale ancrée chez l'individu-e. En effet, malgré ces dires, les jeunes portent attention à leur apparence et donc par déduction aussi à celle des autres. À cette période de la vie, le regard qui est porté sur soi et sur autrui est d'une importance non négligeable : quittance de l'acceptation de soi et gage de sociabilisation. La beauté a de nombreux avantages et les jeunes le savent. Ce sont les relations sociales qui « prennent le plus cher », car la création de lien passe en grande partie par l'apparence. À ce sujet, nous noterons un dilemme : l'adolescent-e veut à la fois ressembler aux autres et à la fois s'en distinguer. Il s'agit d'un questionnement complexe qui nécessite l'attention des professionnel-le-s du travail social. Dans cette perspective, des pistes d'action ont été réfléchies et sont explicitées en conclusion de ce travail.

Mots clés : adolescence, apparence, style vestimentaire, beauté, identité et genre.

Table des matières

Remerciements	1
Mention.....	1
Résumé	2
1. Introduction	4
2. Question de recherche et hypothèses	5
3. L'adolescence : une période singulière	6
4. La quête d'identité à l'adolescence	6
4.1. L'identité sociale et son contexte.....	7
5. L'apparence physique pour les adolescent-e-s	7
5.1. Apparences masculines et féminines	8
5.1.1. Les filles.....	9
5.1.2. ... et les garçons	9
5.2. Notion de « style vestimentaire »	10
5.3. Influence sur les relations sociales.....	11
5.4. Formes corporelles	12
5.5. Travail sur l'apparence.....	12
5.6. Travail d'embellissement du corps	12
5.7. Définitions masculines et féminines de la beauté	13
6. La perception de la beauté	13
7. Méthodologie	15
7.1. Type d'entretien	15
7.2. Limites méthodologiques	15
8. Analyse.....	17
8.1. C'est quoi être beau/belle ?	17
8.1.1. Et la mode dans tout ça ?	18
8.1.2. Modifications corporelles ou naturel ?	19
8.1.3. À quoi ça sert d'être belle et beau ?.....	19
8.1.4. Un ou plusieurs styles à son arc ?.....	20
8.2. Le prix de la beauté	22
8.3. Quel genre d'apparence ?	22
9. Synthèse des résultats	24
10. Conclusion.....	26
11. Bibliographie	29
12. Annexes.....	31

1. Introduction

Dans cette étude, nous tenterons d'expliquer et de comprendre en quoi l'apparence physique a un rôle durant la période de l'adolescence. Premièrement, les thèmes principaux de la recherche seront explicités dans les chapitres qui suivent et seront mis en lien avec des aspects théoriques qui s'y rapportent. Deuxièmement, à travers des entretiens, les hypothèses qui auront émergées en fonction du cadre théorique seront vérifiées.

Une thématique liée à l'apparence physique m'interpelle, ce choix s'explique car c'est un sujet dont nous avons parfois tendance à minimiser l'importance. Cependant, des conséquences surviennent sur l'individu-e en raison du regard des autres, de la société et de son propre regard sur elle-lui-même. En ce qui concerne les comportements négatifs ou discriminations, « [...] *l'apparence physique (taille, poids, visage, couleur de peau, ...)* arrive loin devant les autres motifs, avec des conséquences sur la vie qui sont lourdes. » (Amadiou, 2016, p. 50). Ces impacts sociaux et identitaires sont bien réels et ne sont donc pas à banaliser. Quant à la population cible de la recherche, l'adolescence est bien connue pour être une période transitoire, remplie d'incertitudes. C'est pourquoi, j'aimerais en savoir plus sur cette étape de la vie où les identités personnelle et sociale se construisent.

Ce thème m'intéresse car il touche à la fois les comportements sociaux, mais également les comportements individuels face à ce que la société impose. Les enjeux liés à l'apparence physique ou la beauté sont parfois minimisés, je tenterai donc de les éclaircir et de démontrer que certaines conséquences découlent de la pression sociale ressentie par rapport à l'apparence. On parle souvent des différentes sources d'inégalités et d'injustices sociales telles que le genre, le revenu, la religion, etc. mais « *on oublie de mentionner le capital beauté et, plus largement, l'apparence physique, qui ont pourtant, eux aussi, des conséquences majeures sur les destinées individuelles* » (Amadiou, 2016, p. 243). C'est pourquoi, il m'a semblé pertinent de mener une recherche sur ce sujet. De plus, grâce à l'émission « Je suis beau... et ça tombe bien ! » (Goetelen & Perrig, Specimen : Emission du 2 décembre 2015), j'ai pris conscience que le rapport que l'on a à son apparence ou à celle des autres peut altérer ou favoriser certaines relations et certaines opportunités professionnelles ou même personnelles. J'ai donc voulu comprendre en quoi l'apparence physique influence les relations sociales et plus particulièrement pour les adolescent-e-s. Je me suis intéressée plus précisément au vécu et à la perception qu'elles-ils ont à ce propos.

Il me semble important et nécessaire, en tant que professionnel-le-s du travail social, de se renseigner au sujet des différents publics que nous sommes amené-e-s à rencontrer et avec lesquels nous pourrions travailler. Dans ce travail, la recherche traitera des adolescent-e-s, en particulier du point de vue de l'apparence physique ; thématique importante à cette période de la vie. Amené-e-s à travailler dans des centres de loisirs, en maison de quartier ou en foyer, il est intéressant de pouvoir se documenter sur des sujets propres à l'adolescence comme la construction de l'identité et l'apparence. C'est en cela que le lien avec le travail social se justifie.

2. Question de recherche et hypothèses

Ma question de recherche prend en compte différents concepts jouant un rôle important à l'adolescence. En effet l'apparence physique est un domaine dans lequel l'adolescent-e s'investit beaucoup. De ce point de vue, elle ou il est en quête d'une identité personnelle qui lui correspond. Le contexte géographique qu'est le Jura, permettra de comprendre comment les adolescent-e-s se construisent dans une zone plutôt rurale ; en effet, dans ce petit canton, « tout le monde connaît tout le monde » et cela joue potentiellement un rôle dans les relations sociales que se crée l'adolescent-e. Cet aspect-ci sera interrogé lors des entretiens mais ne sera pas développé en tant que tel dans le cadre théorique faute d'éléments théoriques. Cet enjeu qu'est le contexte géographique reste une interrogation valable, dans une certaine mesure. Comme la recherche ne se concentre pas sur une comparaison entre ville et campagne, il s'agit d'une limite à laquelle je resterai attentive. Ma question de recherche est donc formulée comme suit :

« En quoi et de quelle manière, l'apparence physique et le rapport à la beauté peuvent-ils influencer le vécu des adolescent-e-s de 14 à 17 ans, au Jura ? ».

Sous questions :

- Comment les adolescent-e-s jurassien-ne-s construisent-elles et ils leur apparence physique ?
- Comment les garçons et les filles vivent-elles ou ils cette construction identitaire ?
 - Dans quelle mesure celle-ci influence leurs relations sociales (amicales, amoureuses, scolaires, ...) ?

Les hypothèses de compréhension ci-dessous orienteront les questions des entretiens et me permettront de cerner le sujet. Elles désignent, en quelques sortes, les réponses provisoires à ma question de recherche et seront validées ou non au travers des entretiens.

- L'importance de l'apparence physique, dans ses différentes dimensions, ne se manifeste pas de la même manière chez les filles ou les garçons.
- Durant la période de l'adolescence, les relations sociales sont influencées par l'apparence physique.
- La beauté est une grande préoccupation pour les jeunes qui redécouvrent leur corps. Les garçons et les filles mettent en place des stratégies différentes pour l'appréhender.

Avant de poursuivre l'enquête, il me semble judicieux de construire un cadre théorique qui explore les différentes dimensions abordées dans ce travail.

3. L'adolescence : une période singulière

On peut définir l'adolescence comme la période de la vie entre l'enfance et l'âge adulte. Elle peut donc être définie comme un passage, un moment charnière dans l'existence. Il s'agit du moment où l'individu passe du « qui suis-je » du verbe suivre au « qui suis-je » du verbe être. On peut affirmer qu'il s'agit d'une quête d'identité. Que cela soit sur le plan physiologique, neurologique, physique, cognitif, juridique, social ou psychosexuel, l'adolescent-e connaît un certain nombre de changements. « *L'adolescence est en effet, avec le développement psychosexué qui accompagne la puberté physiologique, un réaménagement de la relation au monde et à soi-même.* » (Benghozi, 1999, p. 28). De manière métaphorique, on peut assimiler cette période de transformation à celle d'une chrysalide ; en effet l'enfant (chenille) se transforme (chrysalide) en adulte (papillon). Effectivement comme le dit Benghozi, « *Dans cette perspective, l'adolescence ne se définit pas uniquement en négation, ni de l'enfance qu'elle ne serait plus, ni de l'adulte qui ne serait pas encore devenu. La chrysalide marque le passage à une entité particulière et originale par rapport à la chenille qu'elle était et en regard du papillon qu'elle devient.* » (Benghozi, 1999, pp. 27-28). L'adolescence est donc, à l'image de la chrysalide, une période de changement et d'évolution de soi.

À l'adolescence, le fait de s'affirmer permet à l'adolescent-e d'acquérir plus d'autonomie vis-à-vis de ses parents mais, à l'inverse, elle-il en aura moins vis-à-vis de ses pair-e-s. En effet, le sentiment d'appartenance est très important durant cette période ; on remarque que l'adolescent-e est très influencé-e par ses pair-e-s, le regard des autres est important et nécessaire pour construire son identité propre. Comme le dit Galland, « *l'univers normatif des adolescents s'est déplacé des pères aux pairs* » (Galland, 2008, p. 824). Pour souligner cela, Le Breton affirme que « *la surface est la seule profondeur* » (Le Breton, 2011, p. 27) ; ces propos démontrent que la notion de « paraître » est centrale durant l'adolescence, parfois au détriment du reste. L'adolescent-e a tendance à vouloir montrer par son apparence qui elle-il est, on peut dire qu'« *il ne s'agit plus d'être soi par ce que l'on fait, mais par ce que l'on affiche* » (Le Breton, 2011, p. 27).

4. La quête d'identité à l'adolescence

Selon Erikson, le besoin que l'individu-e ressent à l'adolescence est celui de clarifier qui il-elle est. Il définit que le pôle syntonique (ce vers quoi on tend) de cette période est l'identité. L'adolescent-e a besoin de se sentir reconnu-e dans l'image qu'elle ou il renvoie. La recherche d'identité est complexe. « *Dans une conception développementale et psychosociale, Erikson considère l'identité comme une synthèse réalisée à partir des éléments du passé (histoire personnelle), des caractéristiques du présent (besoins, traits de personnalité, etc.) et des attentes du futur. Ce travail de synthèse est synonyme de « crise », au sens de moment crucial dans le développement de l'adolescent.* » (Lannegrand-Willems, 2012, p. 315) ; elle se construit au croisement de plusieurs temporalités. Il s'agit d'une combinaison de plusieurs étapes de la vie perçues depuis le « moment X », celui de l'adolescence. On pourrait dire que cela est comme une phase de bilan qui permet de rassembler tout ce qui nous désigne comme individu à part entière. Cette identité sera amenée à être modifiée au fil des années, elle sera enrichie par des expériences vécues, des valeurs, des convictions, etc...

L'identité est un processus actif, affectif et cognitif de représentation de soi qui débute à la naissance, s'affirme à l'adolescence et continue de se développer tout au long de la vie. Nous remarquons donc que l'affirmation de l'identité à l'adolescence est importante, nécessaire voire essentielle. Il s'agit d'un processus, c'est pourquoi nous pouvons dire qu'il n'y a donc

pas d'identité sans travail identitaire. L'individu passe par différentes étapes dites de tests, il expérimente et sélectionne ce qui lui correspond. Cela prend un certain temps et cela n'est pas figé, donc en constante évolution tout au long de la vie. Nous pouvons remarquer que cette évolution de l'apparence est accompagnée de symboles et de supports matériels qui permettent de s'identifier, de se définir comme personne individuelle et différente des autres. Dans ce sens, « *La consommation jouerait notamment un rôle fondamental dans la construction identitaire des adolescents. [...] D'une manière générale, ils emploient les produits comme des outils pour créer, stimuler et développer leur identité car l'adolescence constitue le moment où l'individu est le plus sensible aux aspects symbolique de la consommation. Pour les adolescents, les possessions matérielles apparaissent comme une manière d'établir leur identité* » (Badaoui, Lebrun, & Bouchet, 2015, p. 60). Nous voyons donc une nécessité de matérialiser la personnalité.

4.1. L'identité sociale et son contexte

Lorsque nous parlons d'identité, le contexte social a son importance. Il ne peut y avoir d'identité sans perspective sociale. De plus, nous pouvons affirmer qu'en fonction du contexte dans lequel nous évoluons, les relations sociales peuvent varier. Nous pouvons noter que, « *L'environnement social [...] paraît exercer une influence indirecte à long terme sur l'image corporelle des adolescents.* » (Promotion Santé Suisse, 2015, p. 3). À ce propos, nous pouvons penser qu'un environnement rural tel que le canton du Jura n'influencera pas les critères de beauté de la même façon qu'en ville. Amadiou souligne le fait que « *le pays dans lequel nous vivons et le groupe social qui est le nôtre nous transmettent des critères pour distinguer le beau et le laid [...]* » (Amadiou, 2002, p. 11). De ce fait, les habitudes liées à l'apparence sont différentes. Nous pouvons donc dire que le contexte environnemental joue, non seulement, un rôle dans la construction de l'identité chez l'adolescent-e, mais influence également la perception qu'elle-il a de la beauté.

5. L'apparence physique pour les adolescent-e-s

L'apparence, du latin « *apparens* » définit « *ce qui se présente immédiatement à la vue, à la pensée* » (Larousse, 2018, p. 92). Elle lie le regard et l'activité cérébrale. L'apparence est souvent associée au concept de beauté. David Le Breton définit cette notion comme suit : « *La beauté n'est pas une objectivité que l'on retrouverait dans le monde à la manière d'une plante ou d'un animal, d'une pierre ou d'un objet, elle n'est pas une nature mais une attention au monde, elle relève d'une attribution de sens, c'est-à-dire d'une humanité* » (Boëtsch, Le Breton, Pomarède, Vigarello, & Andrieu, 2010, p. 26). Nous pouvons donc relever qu'il s'agit d'un concept subjectif et qu'il existe essentiellement grâce aux regards des autres. C'est pourquoi l'appartenance à un groupe se dessine souvent par l'apparence ; c'est elle qui peut influencer les relations sociales entre pairs. D'après Galland, les normes associées à l'apparence ont une importance significative par rapport à l'augmentation des contraintes normatives entre pair-e-s, elles dictent le comportement vestimentaire des jeunes au sein des groupes d'appartenance (Galland, 2008). En effet, les ressemblances peuvent rassurer mais elles créent aussi une certaine pression sociale sur les adolescent-e-s vis-à-vis de leurs groupes d'ami-e-s. Selon les propos de Le Breton, « *le paraître est une tentative de contrôle du for intérieur qui aboutit à un véritable formatage de l'apparence* » (Le Breton, 2011, p. 27). Nous pouvons y voir une certaine critique de l'apparence qui est soumise à des normes sociales. Celles-ci pourraient-elles aussi empêcher l'adolescent-e d'être elle ou lui-même ? Selon une étude du Narcissistic Personality Inventory, chez les adolescent-e-s, le niveau de narcissisme a augmenté de 37% en seulement trente ans

(Amadiou, 2016, p. 15). On remarque donc une grande évolution de la préoccupation de l'apparence physique chez les jeunes. Les normes sociales ainsi que les critères qu'elles imposent aux jeunes peuvent être considérés comme des obstacles et à la fois comme des repères.

5.1. Apparences masculines et féminines

« Historiquement le vêtement a joué un rôle primordial dans la différenciation des sexes » (Mardon, 2010, p.133). Le vêtement n'a non seulement pas la même signification pour un homme ou pour une femme et elles-ils ne portent pas le même type d'habits. En effet, « *La distinction sexuée est perceptible, tant par la forme des vêtements, que les matières ou les couleurs.* » (Mardon, 2010, p. 133). Dans son étude, Mardon démontre que les garçons et les filles ne sont pas soumis-es aux mêmes apprentissages, « *les garçons étant incités à respecter les normes de la bienséance et de la virilité alors que les filles sont invitées à mettre en valeur leur corps sans provoquer* » (Mardon, 2010, p. 136). Nous remarquons que les différences sont flagrantes et nous pouvons émettre l'hypothèse que cela aura un impact important sur la construction de l'identité de l'adolescent-e. Dès le plus jeune âge, les différenciations sexuées apparaissent et elles s'accroissent à l'adolescence. En référence aux écrits de Bourdieu, Court affirme que « *[...] les individus constituent des habitus sexués, c'est-à-dire des dispositions – entendues comme manières durables d'agir, de penser et de percevoir – socialement considérées comme féminines ou masculines.* » (Court, 2016, p. 326). En effet, la société véhicule des habitudes genrées et intégrées par les individu-e-s qui, par ce biais, sont catégorisé-e-s en homme ou en femme. Nous pouvons souligner le fait que ces constructions de genres ne sont autres que des constructions sociales ; « *Les différences corporelles qui s'observent entre hommes et femmes ne sont pas un produit « brut » du corps lui-même, mais sont toujours façonnées par des déterminations sociales.* » (Court, 2016, p. 324). Malgré le fait que ces distinctions soient socialement construites, les individu-e-s concerné-e-s ne les vivent pas comme telles. La notion d'incorporation nous permet de comprendre que « *[...] les dispositions sexuées sont généralement vécues non comme des contraintes imposées par le monde social, mais comme des choix ou des goûts individuels. Incorporer des dispositions, c'est en effet les intérioriser à tel point que – ou de manière telle que – le travail d'incorporation passe inaperçu.* » (Court, 2016, p. 327).

Les genres se distinguent également par la manière dont les sujets portent le vêtement. On peut noter que « *lorsqu'ils partagent un style vestimentaire similaire, les filles et les garçons ont des manières différentes de se les approprier* » (Mardon, 2010, p. 140) ; par exemple un style gothique ou urbain ne sera pas appréhendé de la même façon par les deux genres. En ce qui concerne l'appartenance et l'identification de soi par rapport à un groupe, la citation ci-après soutient ces propos : « *ainsi, plusieurs individus peuvent avoir le même style sans pourtant être habillé de la même manière. Il suffit qu'ils aient en commun ce qui fait l'essence du style vestimentaire pour être distingués des autres styles, tout en personnalisant leur tenue afin de se différencier vis-à-vis des autres individus qui ont également adopté ce style.* » (Badaoui, Lebrun, & Bouchet, 2015, p. 61). Nous voyons qu'un paradoxe se joue ; l'adolescent-e veut être comme les autres mais également être différent-e, unique ou « sortir du lot ».

5.1.1. Les filles...

Pour les adolescentes, la réputation est un enjeu majeur dans le rapport à leur apparence physique. Assumer sa féminité n'est pas chose aisée, car « *si les filles sont tenues de recourir aux outils traditionnels de la féminité tels que le maquillage, celles qui les mobilisent trop tôt sont stigmatisées* » (Mardon, 2010, p. 137). Ce paradoxe est un grand enjeu à cette période de la vie où le regard des autres est important. En effet, une fille est davantage soumise aux jugements d'autrui en ce qui concerne son apparence physique (trop grosse, trop maigre, trop aguicheuse, pas assez soignée, ...). Elle est confrontée aux fameux « trop » et « trop peu ». En ce qui concerne le vêtement, chez la fille il sera plus jugé selon son type (jupe, pantalon, décolleté, ...). Dans la société actuelle, « *La féminité et l'image sociale des femmes continuent d'être définies autour de la beauté et du soin porté à l'apparence* » (Mardon, 2010, p. 145). Cette attention portée à l'apparence des filles se fait notamment ressentir dans les magazines pour adolescentes. Ceux-ci sont remplis de modèles de conduites stéréotypés mais aussi d'invitations récurrentes et explicites à s'occuper, se soucier et se préoccuper de leur beauté et de leur apparence qui doit être parfaite (Court, 2010, p. 122). C'est pourquoi, plus tard, une femme a plus de mal à se voir telle qu'elle est, à se décrire et à se trouver belle (Goetelen & Perrig, 2015). Ce rapport à la féminité commence tôt, car comme le décrit Le Breton, « *au moment de l'adolescence, être belle est souvent perçu par les adolescentes comme la condition indispensable pour être aimée.* » (Le Breton, 2015, p. 73). L'adolescence est une période où les jeunes veulent faire comme les grands, ressembler à des idoles et s'affirmer. Nous pouvons remarquer que les filles sont souvent tentées d'imiter une figure féminine de référence, par exemple leur maman. L'endroit qui se prête le mieux pour tester ses capacités à faire comme une grande, c'est la salle de bain. En effet, une étude menée par Nicoletta Diasio et Virignie Vinel démontre que « *La salle de bain s'avère enfin un lieu d'expérimentation de techniques esthétiques controversées et contrôlées, comme le maquillage chez les filles.* » (Diasio & Vinel, 2015, p. 57). Nous retrouvons cette importance du port du maquillage qui prend une grande place à cette période de la vie, car il est perçu comme le signe de la féminité et de la beauté par excellence.

5.1.2. ... et les garçons

Chez les garçons, le vêtement a un impact social différent que chez les filles. Ce sont plutôt les normes traditionnelles de virilité et de bienséance qui sont prônées (Mardon, 2010). Un garçon est moins jugé sur son apparence physique que sur la manière dont il se comporte en société. Il est, en quelques sortes, enfermé dans des normes typiques de la masculinité. Le regard porté sur un jeune garçon est plutôt d'ordre moral. Comme le précise Mardon : « *La féminité des filles est rarement remise en cause, contrairement à la virilité des garçons [...]* » (Mardon, 2010, p. 138). Malgré cette tendance, le jugement de l'apparence d'un garçon croît ; « *l'apparence masculine devient un capital très précieux. En témoigne l'essor des magazines masculins consacrés au physique et à la beauté.* » (Amadiou, 2002, p. 93). Actuellement, nous pouvons remarquer que les jeunes garçons sont davantage attentifs à leur apparence. À ce propos, concernant le vêtement en lui-même, chez le garçon il sera plus jugé selon sa marque connue et celle-ci sera souvent mise en valeur. Nous pouvons également remarquer que certaines couleurs peuvent « faire filles » et une majorité de garçons s'en distancient. « *La couleur est une dimension de leurs tenues vestimentaires à laquelle les garçons sont rarement indifférents* » (Court, 2010, p. 27) ; il s'agit d'une variable sensible pour les jeunes garçons. Nous parlons ici principalement de la couleur rose qui codifie les comportements vestimentaires des filles ; c'est la couleur

féminine par excellence. C'est pourquoi, à l'âge où la masculinité est prônée, les adolescents s'en éloignent souvent. Cette codification est intégrée dès le plus jeune âge et elle ne cesse d'avoir un impact au fil du temps. De plus, « *le port de vêtements socialement codés comme masculins est pour les garçons un moyen d'éprouver leur masculinité* » (Court & Mennesson, 2015, p. 42), il renforce le sentiment d'appartenance, non seulement à leur classe de sexe, mais aussi et surtout, il s'agit d'un moyen d'affiliation au genre masculin. À noter que « *Dans les sociétés occidentales modernes, les garçons et les hommes ne sont pas supposés se préoccuper de manière visible de leurs vêtements et plus largement de leur apparence. Plus encore, prêter une attention trop soutenue à sa présentation est couramment perçu comme le signe d'un manque de virilité.* » (Court & Mennesson, 2015, p. 52). Le prétendu désintérêt des garçons envers leur apparence physique a tendance à être préconisé, encouragé et être considéré comme un signe de masculinité. Par contre, l'homme est supposé suivre un certain nombre de codes dans le but de correspondre à un standard. L'attention qu'un homme doit porter à son apparence demeure importante mais elle ne doit pas être trop assumée, au risque d'altérer sa virilité. Finalement, les garçons, tout comme les filles, sont confrontés à l'ambivalence de la norme du « trop » et du « trop peu ».

5.2. Notion de « style vestimentaire »

Nous pouvons considérer le vêtement comme un tiers médiateur dans cette période dite « de quête d'identité ». Les relations sociales peuvent être influencées par l'apparence, car comme le dit Le Breton : « *le look devient une forme première de socialisation* » (Le Breton, 2011, p. 26). « *À l'adolescence, le vêtement, la coiffure, les attitudes, la tenue en somme, sont élaborés comme un langage, un badge de reconnaissance.* « *La stylisation de soi* » est un mot d'ordre, marchand d'abord, devenant une volonté personnelle afin d'échapper à l'indifférence » (Le Breton, 2011, p.26). En effet, ces indices sont visibles au premier coup d'œil et ont une signification particulière. C'est, en partie, grâce à ces codes que l'adolescent-e peut entrer en interaction avec ses pair-e-s et devenir « quelqu'un ».

En partant du vêtement en tant qu'objet, nous pouvons remarquer que le style qui lui est accordé a bien plus de poids pour l'adolescent-e. En effet comme le disent Badaoui, Lebrun et Bouchet : « *Bien que possédant de fortes connotations symboliques, le produit vestimentaire n'est pas signifiant en lui-même. Ce qui lui donnerait du sens auprès des adolescents, ce serait la notion de style vestimentaire envisagé comme le résultat d'une construction sociale et, dans ce sens, reconnaissable par autrui. Le style vestimentaire serait utilisé par les groupes sociaux pour se distinguer et il existerait des types de styles associés à des groupes. Pour l'adolescent, il ne s'agirait pas d'afficher uniquement des produits ou des marques, mais plutôt un style vestimentaire « signifiant » que ce soit pour lui-même ou pour les autres puisqu'il traduirait une appartenance groupale* » (Badaoui, Lebrun, & Bouchet, 2015, p. 61).

La notion de style vestimentaire permet à l'adolescent-e de se démarquer mais aussi d'appartenir à un groupe. Effectivement, le fait de se distinguer serait de l'ordre du développement personnel, l'identification à un groupe est liée au besoin d'appartenance et plus généralement la façon dont l'adolescent-e s'habille peut renforcer son estime d'elle-même ou de lui-même. Le vêtement permet de montrer et d'affirmer qui nous sommes. Nous pouvons donc assurer que : « *L'habillement serait alors un des outils privilégiés par l'adolescent dans la matérialisation de sa construction identitaire* » (Badaoui, Lebrun, & Bouchet, 2015, p. 60). C'est en cela que le vêtement occupe une position de tiers médiateur.

Porter tel ou tel vêtement est une façon de se définir en tant qu'individu-e à part entière et de se reconnaître entre pairs : « *C'est entre autres parce qu'il est habillé en adolescent qu'un adolescent est adolescent.* » (Badaoui, Lebrun, & Bouchet, 2015, p. 60). Le vêtement a une fonction de catégorisation ; il est vrai que certains types de vêtements sont associés à une tranche d'âge et peuvent être stigmatisants ou valorisants. Ces perceptions sont émises par la société et constituent un repère. Certains styles vestimentaires sont plus valorisés que d'autres, cela dépend de l'image qui est véhiculée et certainement du contexte où les gens vivent. N'oublions pas que le rôle principal du vêtement est celui de transmettre des informations sur les goûts et les pratiques culturelles de celui qui les porte. Afin de lier les concepts d'identité et d'apparence, nous pourrions dire que : « *La construction identitaire adolescente est alors envisagée comme un processus de « visagéification » dont le vêtement serait une expression privilégiée et sensible* » (Badaoui, Lebrun, & Bouchet, 2015, p. 61). De ce fait, nous pouvons affirmer que l'apparence physique et les normes qui s'y rapportent sont fortement liées à la construction de l'identité sociale chez l'adolescent-e.

5.3. Influence sur les relations sociales

Comme nous l'avons vu précédemment, l'appartenance à un groupe est primordiale durant l'adolescence. L'apparence a un grand rôle dans la constitution de ces groupes ; l'adolescent-e s'identifie à certains et se démarque de certains autres. L'apparence physique a donc une influence sur les relations sociales que l'adolescent-e va développer. On peut dire que le style vestimentaire permet « [...] *de catégoriser l'individu tout en définissant son identité. La catégorisation que le style vestimentaire provoque est concevable car s'habiller est une pratique signifiante et un mode de communication intentionnelle.* » (Badaoui, Lebrun, & Bouchet, 2015, p. 62). La façon dont nous communiquons est un lien avec la manière dont nous nous apprêtons. Nous nous habillons en fonction du contexte dans lequel nous sommes, des personnes que nous rencontrons, de l'occasion pour laquelle nous entrons en lien avec quelqu'un ou encore en fonction de notre âge. Le look est amené à évoluer, cela en prenant en compte divers facteurs spatio-temporels, environnementaux ou sociaux. Le vêtement sera un moyen d'entrer en relation avec les autres mais aussi d'afficher ce qu'elle-il souhaite montrer d'elle-de lui. Pour appuyer ces propos, Bidaud et Ouvry affirment que : « *Par l'objet vêtement investi par l'adolescent, le corps, en effet, « s'en-visage » dans son rapport à l'autre.* » (Bidaud & Ouvry, 2007, p. 645). Ils démontrent également le fait que : « *Le vêtement fait ainsi partie de l'expression de ce que nous nommons le temps obligé de la visagéification du sujet. [...] La notion de « visagéification » du sujet désigne ce jeu de découverture-recouvrement du corps propre comme nécessaire médiation dans la rencontre de l'autre.* » (Bidaud & Ouvry, 2007, p. 649). Nous en revenons au fait que le vêtement est un tiers médiateur entre le sujet et les personnes avec lesquelles elle-il entre en relation. De plus, « *Le surinvestissement de l'apparence par les jeunes atteste de l'impératif du look dans une société du spectacle, de l'image, où il faut en mettre plein la vue pour signifier sa présence au monde.* » (Le Breton, 2015, p. 74). Aujourd'hui, la société est souvent associée au paraître ; pour avoir des amies, pour trouver un travail ou encore pour séduire, l'apparence et les premières impressions jouent un grand rôle. Comme le dit Le Breton, « *dans un monde d'images, il faut se faire image* » (Le Breton, 2011, p. 30). L'apparence serait en quelques sortes, une panoplie d'images que nous créons en fonction des relations sociales que nous voulons influencer. Ainsi, nous pouvons comparer le corps et son apparence à un spectacle ; « *La mise en scène de soi est une manière d'essayer différentes possibilités, de faire de son corps*

un décor, c'est-à-dire un « dé-corps » voué à accueillir les déclinaisons possibles de soi. » (Le Breton, 2011, p. 30).

5.4. Formes corporelles

Différents standards liés à l'apparence physique sont véhiculés dans la société actuelle, et cela depuis des décennies. En effet, qu'il s'agisse de la beauté, de musculature ou des normes de poids, ces critères dictent et influencent la construction de l'identité, notamment à l'adolescence. De nos jours, *« les filles, surtout, intériorisent un impératif de beauté ou de minceur »* (Le Breton, 2015, p. 73). Nous remarquons qu'un pourcentage élevé de jeunes est touché par cette problématique ; *« Pour l'enquête suisse Smash 2002 : 40% des filles et 18% des garçons se déclarent insatisfaits de leur aspect et de leur corps. 70% des filles expriment le souhait de maigrir. »* (Le Breton, 2015, p. 73). Déjà, au début des années 2000, ces constats ont émergés et cela ne cesse d'évoluer au fil des décennies. Le rapport au corps est important à l'âge où celui-ci vient à changer ; il est lié à la personnalité de l'individu. *« Dans les représentations adolescentes, la reconnaissance du corps vaut pour la reconnaissance de soi. [...] Le corps à l'adolescence est marqué d'ambivalence, il est un enjeu essentiel du sentiment d'identité. »* (Le Breton, 2015, p. 81).

5.5. Travail sur l'apparence

Tout comme le rapport au corps, *« la marque corporelle signe l'appartenance à soi [...] elle est parfois vécue comme un élément fondateur de soi. »* (Le Breton, 2015, p. 75). Le soin porté à l'apparence physique et les marques corporelles comme acte symbolique permettent à l'adolescent-e de s'appartenir et de sentir libre de ses choix. Comme le souligne Le Breton, *« Le tatouage ou le piercing accroissent la confiance en soi, le mûrissement personnel [...] le changement de statut, du fait de grandir, se dédouble d'un signe d'autonomie. La marque fonctionne aussi comme rappel d'une force personnelle. »* (Le Breton, 2015, p. 76). Ces actes ne sont pas anodins, car les changements apportés au corps sont voulus, décidés et surtout définitifs. De nos jours, la mode des tatouages et piercings est de plus en plus étendue et banalisée. Cependant, nous retrouvons une certaine ambiguïté entre le fait de vouloir être différent-e mais également semblable aux pairs. En effet, *« pour les plus jeunes, le goût du piercing ou du tatouage est un mélange ambigu de revendication d'originalité et de soumission aux attitudes conforme d'une classe d'âge. »* (Le Breton, 2015, p. 74). Cette tendance se manifeste chez les garçons mais aussi chez les filles. Les marques qu'elles-ils s'infligent leur donnent le sentiment de contrôler leur corps. *« Elles sollicitent autant les garçons que les filles. Les seules différences portent sur les motifs dessinés, leur surface et leur localisation. »* (Le Breton, 2011, p. 30). Malgré certaines différences, les deux sexes sont donc exposés aux mêmes enjeux liés aux marques corporelles. Plus qu'un moyen de s'accepter, la marque corporelle peut être perçue comme une distinction de genre. C'est ce que Martine Court analyse dans ses écrits, *« L'incorporation du genre comme transformation physique des corps : [...] une transformation effective des corps. [...] Dans les sociétés occidentales contemporaines aussi, le percement des oreilles, la coiffure, le maquillage ou le travail de la pilosité sont utilisés pour signaler ou souligner la distinction entre les sexes. »* (Court, 2016, p. 322).

5.6. Travail d'embellissement du corps

Les termes de « soins » ou « travail » d'embellissement corporel se rapportent à *« l'ensemble des pratiques par lesquelles les individus agissent sur leur corps dans le but de le rendre conforme à un idéal local ou global d'excellence esthétique »* (Court, 2007, p.

98). Dans certaines situations, nous pouvons remarquer un décalage entre les manières d'agir et de penser de la/du jeune qui se construit. En effet, il arrive qu'elle-il agisse autrement que ce qu'elle-il dit d'elle-de lui-même. Plusieurs éléments entrent en jeu dans cette construction identitaire : « *trois agents susceptibles de jouer un rôle dans la socialisation corporelle des enfants : les pairs, les médias et les parents* » (Court, 2007, p. 99). Chacune de leurs actions auront un influence sur la perception de la beauté qu'aura le-la jeune. « *Les enfants constituent leur rapport à l'embellissement du corps sous l'influence d'une pluralité d'agents de socialisation, porteurs de modèles ou d'injonctions qui ne sont pas toujours identiques* » (Court, 2007, p.109).

5.7. Définitions masculines et féminines de la beauté

La notion de beauté est complexe. En effet, les critères de beauté évoluent en permanence au fil des époques et selon les lieux. De plus, ceux-ci ne sont pas semblables du point de vue d'un homme ou d'une femme. Nous remarquons que « *la beauté est aujourd'hui l'objet d'une culture de masse, alimentée par l'individualisation du lien social, le souci de soi, le culte de l'apparence, la baisse des coûts des produits, le culte de la jeunesse, la valorisation du loisirs, etc...* » (Le Breton, 2015, p. 73). Ce concept est lié à une perspective de société et il est de plus en plus matérialisé. La beauté naît, en partie, des relations sociales ; elle stigmatise facilement les personnes ou les groupes de personnes. En parallèle, « *la laideur est donc un stigmate dont le foyer se situe au sein des situations sociales* » (Goffman, 1975 / 2015, p. 66). D'un point de vue comme de l'autre, l'apparence peut être sujette à la stigmatisation. Il est vrai que nous avons parfois tendance à minimiser le rapport au corps mais, « *les hommes comme les femmes sont donc de plus en plus victimes d'une tyrannie de l'apparence qui s'exerce d'autant plus facilement que l'on a libéré les corps* » (Amadiou, 2002, p. 94). Un corps « beau » ou « laid » n'aura pas le même impact social, mais il sera tout autant rangé dans une case. De plus, qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme, les attentes envers elle-lui ne sont pas semblables ; comme nous l'avons vu plus haut. Dans la société, la beauté est « limitée » dans le sens où elle est perçue par le regard de la société.

6. La perception de la beauté

Que veut dire « être beau » ou « être belle » ? Répondre à une telle question n'est pas évident, car la perception du beau et du laid est influencée par différents facteurs tels que le vécu, le contexte, la pression sociale lié aux genres ou encore l'éducation reçue. Les adolescents ou les adolescentes sont confronté-e-s à des critères voire à des problématiques différentes concernant leur rapport à la beauté. Les résultats d'une étude suisse démontrent que la satisfaction des jeunes vis-à-vis de leur image corporelle ne va pas de soi. En effet, un pourcentage important ne sont pas satisfait-e-s de leurs corps : « *Près de 60% des adolescentes se trouvent trop grosses et essaient ou ont essayé de perdre du poids. À ce sujet, les garçons sont nettement moins critiques que les filles. Pour ce qui est de la musculature en revanche, seuls 22% des garçons affirment avoir la silhouette souhaitée.* » (Promotion Santé Suisse, 2015, p. 3). Grâce à ces données, nous pouvons remarquer que les filles et les garçons ne sont pas inscrit-e-s de la même façon dans le système de genre, et que les attentes sont assurément sexuées, c'est-à-dire que le poids est vu comme une problématique féminine alors que la musculature est plutôt associée à la masculinité. Il est évident que tous les jeunes, tous genres confondus, sont préoccupé-e-s par leur image corporelle, dans une société qui vise la perfectibilité corporelle. Nous remarquons tout de même des différences en ce qui concerne les rapports de genre ; les filles sont contraintes

d'entrer dans un jeu de séduction et y sont socialisées dès la petite enfance, alors que les garçons semblent bénéficier de plus de liberté ou du moins, le seuil de tolérance envers eux apparaît comme plus élevé. Ces inégalités ont certainement un impact sur les perceptions que les jeunes garçons ou filles ont de la beauté et de leur apparence physique. La beauté ne soulève pas les mêmes enjeux. Par exemple, le sexisme se manifeste souvent par rapport aux apparences. En effet, l'allure d'une fille peut devenir un tremplin pour des remarques sexistes, tandis que celle d'un garçon n'y est pas soumise. Dans la société actuelle, les rapports de genre sont bien présents et ce, dans divers contextes tels que la rue, les réseaux sociaux ou encore les établissements scolaires.

7. Méthodologie

L'enquête a été réalisée dans un contexte géographique précis : le canton du Jura. L'étude est basée sur le vécu ainsi que les points de vue d'adolescent-e-s de sexe opposé, à propos de questions autour de l'apparence et de la construction identitaire qui en découlent. Quatre jeunes ont été interviewé-e-s, deux filles et deux garçons ; cela dans le but de comprendre leurs différentes perceptions liées aux genres. Ces adolescent-e-s font partie de mon entourage (famille ou connaissances). Dans cette recherche, il a été question de partir des hypothèses de compréhension et obtenir des éléments permettant de les vérifier. En ce qui concerne les données, elles ont été récoltées sous forme d'enregistrements vocaux et ont ensuite été retranscrites. Puis, celles-ci ont été analysées et mises en lien avec la théorie. Cela m'a permis de vérifier les hypothèses émises au début de la recherche. Le but général de l'étude a été de récolter des données qualitatives. C'est pourquoi, j'ai basé mes comparaisons sur les témoignages du vécu des jeunes interviewé-e-s.

En effet, j'ai choisi de me concentrer sur quatre entretiens mais j'ai fait en sorte que l'échantillon sélectionné représente au mieux la population cible. Dans la littérature existante, il n'y a pas ou peu de recherches prenant en compte les garçons au même titre que les filles. C'est pourquoi j'ai trouvé intéressant d'effectuer une comparaison afin de permettre d'avoir des données complémentaires à ce qui a déjà été fait.

7.1. Type d'entretien

Tout d'abord, « *un entretien de recherche est un entretien entre deux personnes, un interviewer et un interviewé, conduit (...) par l'interviewer ; ce dernier ayant pour objectif de favoriser la production d'un discours linéaire de l'interviewé sur un thème défini dans le cadre d'une recherche* » (Blanchet & Gotman, 2007). J'ai effectué des entretiens semi-directifs avec chaque interviewé-e. Il s'agit de l'outil le plus adapté au type de recherche que j'ai entrepris, car l'entretien semi-directif se compose de discours organisés par thèmes, préparés à l'avance par l'intervieweur (point de repères pour mener l'entretien) et dont l'ordre est plus ou moins déterminé, cela se déroule selon la réactivité de l'interviewé (Imbert, 2010). Ce type d'entretien permet d'obtenir des informations précises liées à une thématique donnée et offre une marge de manœuvre dans la gestion du déroulement de l'entretien. Les entretiens ont eu pour but de déterminer le sens que les acteurs donnent à leurs pratiques, mais aussi de comprendre un problème précis (données, enjeux, acteurs en présence, relations entre acteurs, ...) (Campenhout & Quivy, 2011, p. 173). J'ai centré la recherche sur leurs représentations sociales (système de valeurs, normes, interprétation de situations particulières...). J'estime que les réponses peuvent varier en présence d'autres adolescent-e-s, c'est pourquoi j'ai fait le choix de privilégier des rencontres individuelles. Ces entretiens se sont déroulés dans un lieu neutre pour chaque jeune. J'ai été vigilante à ce que l'ambiance soit agréable et familière. Afin que l'entretien permette la discussion, les interrogations ont essentiellement été amenées sous forme de questions dites « ouvertes ».

7.2. Limites méthodologiques

Nous pouvons noter certaines limites à la méthodologie choisie. En ce qui concerne, l'échantillon, il était limité en raison des contraintes de temps liées à la réalisation du travail de Bachelor. Effectivement, j'ai réalisé seulement quatre entretiens et je suis consciente que cela n'est pas exhaustif. Par exemple, tous les âges ne sont pas représentés par les deux sexes, ni même tous les styles ou toutes les réalités sociales. De plus, étant donné que mon échantillon a été sélectionné parmi mes connaissances, j'ai dû être vigilante à ne pas être

trop familière dans mes actions et mes prises de parole lors de l'entrevue. J'ai gardé à l'esprit qu'il s'agissait d'une étude et non d'une conversation informelle. C'est pourquoi, un temps a été prévu au début de l'entretien afin de poser les éléments de contexte. Lors de la discussion et de la retranscription, j'ai dû prendre davantage de distance afin de réduire les aprioris que j'aurais pu avoir quant aux réponses récoltées.

En tant qu'intervieweuse, il est essentiel d'être consciente que la subjectivité des données peut devenir un travers pour l'analyse. Il faut tendre au maximum vers l'objectivité même s'il existe toujours une part de subjectivité dans la récolte des témoignages. Le biais de l'interprétation peut fortement influencer l'analyse. Il faut se donner la possibilité d'être surprise, ne pas avoir d'attentes précises permettra de mettre en lumière des éléments inattendus. De cette manière, l'analyse sera enrichie.

8. Analyse

Avant de commencer l'analyse, voici un tableau récapitulatif contenant les informations relatives aux quatre personnes interviewées. En effet, ce sont deux filles et deux garçons, âgés de 14 à 17 ans, qui sont les sujets de l'étude. À noter que les prénoms inscrits sont des prénoms d'emprunt.

	Léa	Sarah	Maxime	Paul
Âge	15 ans	14 ans	15 ans	17 ans
Situation scolaire/professionnelle	Ecole secondaire : 11H	Ecole secondaire : 10H	Apprenti 1 ^{ère} année	Apprenti 2 ^{ème} année
Situation familiale	Parents séparés 1 sœur/1 frère	Parents mariés 2 sœurs/2 frères	Parents mariés 1 sœur	Parents mariés 1 sœur/1 frère
Lieu d'habitation	Village (campagne)	Village (campagne), famille d'agriculteurs	Village (campagne), famille d'agriculteurs	Village (plutôt grand)

8.1. C'est quoi être beau/belle ?

Pour l'ensemble des jeunes interviewé-e-s, les critères de beauté se réfèrent à l'ensemble qui caractérise une personne, son apparence, son allure, mais ils sont surtout liés à son visage. Effectivement, les cheveux, les yeux ainsi que la forme du visage sont mentionnés à plusieurs reprises. Ce qui est perçu en premier par le regard est aussi ce qui permet de qualifier une personne de « belle », comme l'ont noté différent-e-s auteur-e-s : « *Le visage (effet du processus de visagéification) affecte le corps tout entier comme objet « balayé » par les regards qui l'entourent.* » (Bidaud & Ouvry, 2007, p. 650). Pour Léa, le corps parfait c'est : « *Ne pas avoir de rougeurs à des endroits, pas être trop grosse par-là, trop fine par là... ouais c'est compliqué.* ». Cet exemple montre que la beauté commence au niveau du visage même si elle englobe tout ce qui constitue l'individu-e. À ce propos, nous pouvons remarquer que lorsque nous posons la question « Qu'est-ce que tu trouves beau et moins beaux chez toi ? », les réponses sont unanimes ; d'un point de vue positif ou négatif, garçons comme filles mentionnent un élément se situant sur le facies. Ce qui plaît mais aussi ce qui dérange se trouve exclusivement sur le visage, ce que nous voyons en premier lieu chez soi et chez l'autre. Tant qu'ils sont modifiables, les jeunes accordent une certaine tolérance aux détails qu'elles et ils jugent imparfaits. Afin d'illustrer ce propos, prenons l'exemple des dents et de la pilosité faciale. Sarah explique ce qu'elle n'aime pas chez elle : « *ça peut paraître bizarre, mais c'est mes dents mais ça va changer donc je serai contente. Parce que c'est vrai que moi je souris beaucoup et puis on voit beaucoup mes dents et elles étaient pas mal chevauchées, puis c'est pas toujours très joli puisque c'est vrai que ce je regardais beaucoup sur les photos ou comme ça, c'est les filles qui ont les dents super droites et puis ça donne envie aussi quand on sourit beaucoup. Donc c'est ce que je vais bientôt avoir. Ouais c'est pour un bien, à la limite physiquement comme ça, ça ne me choque pas plus que ça, je me dis que c'est pour la bonne cause [en parlant de son appareil dentaire]. C'est peut-être plus mentalement que ça fait mal et voilà mais la même chose, on se dit c'est pour avoir un bon résultat donc ça vaut le coup.* ». Dans son discours, nous voyons que si le changement est possible, ça vaut le coup d'essayer pour être bien dans sa peau ou pour être conforme à l'image que l'on veut donner. Lorsque l'opportunité de

s'adapter, de se rapprocher de la norme, de ressembler aux autres, se présente, la saisir permet de se sentir mieux face aux autres mais aussi face à soi. De même pour la pilosité faciale, la solution est vite trouvée selon Paul ; « *Ouais la pilosité faciale, mais après c'est un truc qu'on peut changer donc si on n'aime pas on le rase.* ».

8.1.1. Et la mode dans tout ça ?

Généralement, la beauté est associée à l'apparence et donc également aux phénomènes de mode. Malgré le fait que les jeunes disent ne pas, ou peu, suivre les « tendances mode », comme Léa : « *Hooo pas forcément, parce que des fois, ça ne me plaît pas et puis c'est des trucs un peu bizarres* », *visiblement*, nous remarquons une certaine homogénéité dans leurs styles. Vieille, bizarre, la mode ne fait pas l'unanimité lors de l'apparition des modèles proposés, mais finit par convaincre une majorité de personnes notamment chez les jeunes. Sarah explique : « *Au début je suis en mode « mais c'est bizarre et tout ». Surtout que des fois, c'est des trucs qui reviennent d'il y a longtemps et je me dis « ouais ça fait vieux » et après j'aime bien.* ». Nous pouvons supposer que le sentiment d'appartenance joue un rôle dans le fait de suivre ou non les tendances actuelles. L'adolescent-e veut, à la fois, se sentir unique et ressembler aux autres comme nous l'avons vu précédemment. Les propos de Paul illustrent à merveille cette tension : « *Ben j'aime bien être différent, pas forcément me démarquer mais pas être habillé comme les autres.* ». Cela sous-entend que la majorité des jeunes s'habillent selon les mêmes codes. En parallèle de ce constat, il faut « sortir du lot » mais pas trop au risque de se retrouver seul-e, comme le dit Jemli : « *L'adolescent peut trouver dans la consommation de mode une réconciliation avec son soi personnel et son soi social.* » (Jemli, 2013, p. 68). Jemli met en lumière deux concepts centraux qui concernent l'adolescent-e consommateur-trice : « *le besoin d'estime et le besoin de conformisme* » (Jemli, 2013, p. 68). La limite entre les enjeux personnels et interpersonnels est tangible. On s'habille avant tout pour soi souligne Paul : « *S'il y a des gens qui n'aiment pas comment je m'habille c'est leur problème, c'est moi qui m'habille, ce n'est pas eux* ». Idem pour Sarah, se sentir elle-même par le port du vêtement semble extrêmement important : « *Même si c'est beau, c'est pas moi donc je fais avec ce que je suis mieux et ce que j'aime le mieux moi.* ». La mode, c'est aussi un monde rempli d'images et de normes corporelles contraignantes. Selon Maxime, cette pression sociale « *pousse les gens à s'occuper de leurs corps* ». Nous constatons en effet une pression médiatique sur l'apparence et cela quelques soit l'âge et à ce sujet, Eva Saro relève : « *On se focalise un peu sur le paraître pour se donner l'impression qu'on existe* » (Saro, Eva Saro et l'éducation à l'image, 2012). Une attention à l'image qui est décuplée chez les jeunes en raison des modèles véhiculés au travers des médias. De nos jours, la discrimination née des critères sociaux et historiques de beauté, comme la minceur, est toujours existante mais certains changements sont perceptibles aux yeux de certain-e-s adolescent-e-s interviewé-e-s. « *Dans les magazines par exemple, bon maintenant c'est en train de changer justement, avant ils mettaient toujours des personnes bien physiquement on va dire et maintenant comme sur [enseigne citée], ils mettent de tout, des personnes obèses... des choses comme ça.* » (Paul).

Au-delà du phénomène de mode, « *[...] Le rapport de l'adolescent au vêtement peut être conçu comme un temps nécessaire de recombinaison de différents regards (regard de l'autre, en tant que miroir de son désir, et regard de l'Autre, en tant qu'assise à sa subjectivité), afin de construire ce que nous nommons du visage – et qui répond à une articulation entre perspective imaginaire (moi) et symbolique (Autre), à partir de la nouveauté pubertaire inscrite dans le réel (réel pubertaire).* » (Bidaud & Ouvry, 2007, p.

645). Il est bien question d'une articulation entre les différents regards qui impactent la construction de l'identité des adolescent-e-s dans leur rapport aux vêtements. Au final, qu'est-ce que cela peut-il bien apporter de suivre la mode ? Sarah me répond : « *Les gens, ils disent « woahh c'est trop beau »* ». Comme quoi, le regard que l'autre pose sur lui-elle est un élément fondamental dans la perception d'un-e adolescent-e. Le « beau » est construit par la société actuelle ; comme si un vêtement prenait seulement de la valeur et de la beauté lorsqu'il est défini comme étant à la mode.

8.1.2. Modifications corporelles ou naturel ?

En ce qui concerne les tatouages et les piercings, les jeunes interviewé-e-s semblent peu intéressé-e-s par cette tendance. Leurs réponses m'ont quelque peu surprise. Aucun-e n'a de tatouage au moment de l'entretien et seul un sujet sur quatre exprime clairement l'envie d'en faire. Peut-être que ce désintérêt sur la question est dû au contexte rural ? En effet, la mentalité face aux modifications corporelles est sans doute moins ouverte que dans les milieux citadins. Selon mes hypothèses et constats, il semblerait qu'il s'agit d'une mode plutôt locale et moins répandue dans la région jurassienne. Il en ressort également que le piercing ne fait pas l'unanimité tandis que le tatouage est parfois envisagé. Cependant, il paraît nécessaire pour elles-eux qu'une signification motive le choix de modifier son corps. Certaines raisons pourraient justifier le tatouage : « *Par exemple, pour un sport que j'aime ou un métier que j'aime bien, je ferais un tatouage.* » (Maxime) ; « *Pour marquer plus des trucs dans ma vie, pour avoir des souvenirs de certaines personnes ou certaines choses.* » (Léa). Il faut aussi que cela soit discret et mesuré, c'est-à-dire que l'apparence s'inscrive dans la bienséance. Sarah mentionne l'une des conséquences des actes de modifications corporelles : « *Moi ce n'est pas ce que je préfère. Souvent si on commence avec un tatouage et un piercing, un ça peut être bien mais c'est vrai qu'après on veut toujours plus.* ». En effet, le risque qu'engendre l'engrenage du « jamais assez, toujours plus » semble être ancré dans les consciences des jeunes interviewé-e-s. L'apparence modifiée d'autrui peut être soumise à des regards plus ou moins jugeant : « *Moi ça ne me dérange pas parce que si ce n'est pas trop gros, pas trop exagéré ou à des endroits un peu voilà... délicats... ça va, moi ça ne me dérange pas du tout alors.* » (Léa). Nous remarquons qu'il faut bon nombre de critères pour que cela ne dérange pas. Malgré le fait qu'ils-elles tolèrent, dans une certaine mesure, ce style chez les autres, en règle générale, le naturel ou ce qui paraît être naturel est préféré chez les jeunes interviewé-e-s. De plus, Paul questionne l'utilité de telles pratiques : « *Les piercings, moi je n'aime pas trop donc je ne m'en ferais pas je pense. Et puis les tatouages, un petit truc à la limite mais pas trop visible. Je ne sais pas, il n'y a pas un réel but je trouve, ce n'est pas vraiment utile.* ». Finalement, en mettant en lien les témoignages récoltés et les propos de Le Breton (voir chapitre 5.5), le tatouage et le piercing doivent-ils être vus ou non ? doivent-ils être intimes et significatifs ou simplement beau ?

8.1.3. À quoi ça sert d'être belle et beau ?

Nous pouvons observer une certaine contradiction dans les discours des jeunes ; dans le sens où, ils-elles affirment ne pas trop s'attarder sur leur look et en parallèle, elles-ils ont intégré des normes sociales quant à l'apparence qu'elles-ils suivent malgré elles-eux. À l'adolescence, nous pouvons noter que la conquête de son corps passe par un apprentissage : « *Un véritable plaisir à être seul-e, à expérimenter des pratiques de soin de soi et à posséder ce temps personnel hors des contraintes utilitaristes, s'observe alors chez les garçons comme chez les filles.* » (Diasio & Vinel, 2015, p. 57). Cela fait partie du processus actuel de construction de soi. Les adolescent-e-s interviewé-e-s sont conscient-e-s qu'il existent des avantages à être considéré-e comme une personne belle. En effet, le principal avantage non négligeable à cet âge c'est la création de lien sociaux, notamment

les relations amicales et amoureuses comme le dit Paul : « *Justement plus on est entre guillemets « beau », plus on va plaire aux gens, et du coup ça va être plus simple d'avoir une copine ou des choses comme ça.* ». À ce propos, Mardon précise que « *Ceux et celles qui maîtrisent les codes de leurs pairs se voient accorder du prestige par leurs camarades et, du fait de cette ressource, deviennent des partenaires recherchés sur le marché amoureux, où chacun entre en concurrence avec les autres.* » (Mardon, 2010, p. 42). Ici, nous parlons de ces normes qui, une fois intériorisées, permettent aux adolescent-e-s d'être envié-e-s.

Par contre, ne pas être beau ou ne pas être inscit-e dans les critères habituels de beauté constitue un risque d'être mis-e de côté, à l'école par exemple. Ainsi, la norme de poids persiste et est perçue comme étant un inconvénient pour les personnes qui la dépassent, les filles semblent y être plus sensibles. Ainsi Léa et Sarah remarquent : « *Les personnes qui sont grosses, il y a beaucoup de moqueries ou de choses comme ça. Comme à l'école des fois, c'est plus compliqué d'être accepté par d'autres gens, d'avoir des amis. Si t'as le corps parfait, t'auras je pense plus de popularité, plus d'amis.* » (Léa) ; « *J'ai des amies qui ne sont pas toujours hyper intégrées juste parce qu'elles sont physiquement plus différentes et puis c'est vite fait là de les rejeter. [...] Être plus ronde ou comme ça, pi ça c'est vite fait qu'on les mette de côté.* » (Sarah). Ces observations démontrent que les filles sont « enfermées » dans l'obligation d'être minces et que cela peut leur valoir des remarques déplacées mais aussi les empêcher d'avoir un groupe d'ami-e-s. Ce constat fait échos à l'étude mentionnée plus haut (voir chapitre 6) relatant un pourcentage important de filles souhaitant perdre du poids. Il s'agit d'une préoccupation ancrée ; les filles ne souffrant pas de surpoids ont, elles aussi, un regard aiguisé et attentif à ce sujet. Ces questions liées à la popularité se rapportent au phénomène que Mardon nomme la « réputation ». « *En effet, c'est notamment à travers les pratiques vestimentaires que les collégiens font l'apprentissage des normes régissant la construction de leur réputation et de leur prestige au sein de leur réseau social.* » (Mardon, 2010, p. 42). Une quête permanente du regard des autres peut parfois s'avérer compliquée. En effet, à l'heure où la société se fonde sur le paraître, l'adolescent-e n'a pas le droit à l'erreur pour être accepté-e et bien vu-e par ses pair-e-s : « *Une fois les codes intériorisés, la plus petite faute de goût peut engendrer un sentiment de honte profonde [...]* » (Mardon, 2010, p. 40). Dans ses propos, Léa souligne la relation forte entre le beau, le fait de plaire et la popularité : « *On essaie d'être toujours plus beau pour essayer de plaire à plus de personnes possible. Maintenant, c'est pour être un peu populaire.* ». Pour revenir à la deuxième hypothèse, les entretiens montrent que les relations sociales sont fortement influencées par l'apparence physique et que les écarts à la norme restent sanctionnés, même si comme le disait Paul : « on voit de tout ».

8.1.4. Un ou plusieurs styles à son arc ?

Le style vestimentaire a son importance, en effet les jeunes disent « aimer être bien apprêté-e-s ». Les paroles de Paul illustrent ce propos : « *Je m'habille quasiment tout le temps la même chose. J'aime bien quand c'est un peu assorti. Ouais au niveau des couleurs, des logos, des choses comme ça j'aime bien.* ». Les filles comme les garçons portent une attention certaine à leur tenue, ils-elles ne portent pas n'importe quel vêtement. En effet, nous remarquons que l'harmonie n'est pas négligée, cela jusqu'aux pieds. Nous pouvons constater que les chaussures rallient les filles et les garçons, de même le haut n'est pas investi de la même façon chez les unes et les autres, tandis que le pantalon ne permet pas de se distinguer. « *On va dire qu'un pantalon ça reste un pantalon enfin il y a plusieurs*

sortes mais souvent il n'y a pas forcément des couleurs, c'est moins attirant pour les yeux. Ce n'est pas comme des chaussures ou un haut, c'est un peu simple. », souligne Sarah. Il y a peu, le pantalon était encore une façon de distinguer les hommes des femmes. Actuellement, ce standard vestimentaire a évolué et a été démocratisé chez les filles, de plus il passe presque inaperçu selon les dires de Sarah. Par contre, très souvent, les chaussures consistent en une pièce essentielle du style vestimentaire chez les jeunes. Celles qui portent le logo d'une marque sont les plus citées lors des entretiens. En effet, les vêtements de marque font rêver et ne font que renforcer l'estime de soi de ceux qui en possèdent. Leur valeur est un gage de reconnaissance : *« Aux yeux des autres, le gain narcissique n'en sera que plus évident : la marque fonctionne à la fois comme un signe de reconnaissance de groupe, mais aussi comme la compensation extérieure de leur fragilité narcissique. « Parce que je le vaux bien », semblent clamer bien des tenues de marque que les adolescents affectionnent. »* (Joubert, 2013, p. 163). Plusieurs avantages sont nommés par les jeunes interviewé-e-s, comme pour justifier de choisir des habits de marque. Ainsi Maxime relève : *« au niveau de la qualité et puis tu es mieux dedans ».*

Cependant, nous pouvons noter une différence majeure dans la manière de se vêtir et de s'embellir, cela en fonction de la temporalité ; il faut distinguer les habits de semaine de ceux qui sont portés le dimanche. Comme le dit Maxime : *« Ça dépend si je vais au travail ou si j'ai un RDV ou des trucs comme ça. Si je vais au travail, je ne me coiffe pas, de toute façon j'ai un casque. Sinon je me coiffe quoi. »* ; les soins apportés quotidiennement au corps sont appréhendés différemment de ceux qui se veulent occasionnels. *« Bon moi les jours normaux, je ne sors quasiment pas de chez moi parce que je vais au boulot et quand je rentre il est 18h. Mais euh ouais ça serait plutôt le week-end, quand je sors, je me prépare, c'est comme quand je vais à l'école, je m'habille normal. »*, de même pour Paul qui prend le temps de s'apprêter lorsqu'il est de sortie. Pour les garçons, le fait d'aller chez le coiffeur est considéré comme occasionnel. Dans le discours des filles, c'est essentiellement le maquillage dont il est question pour distinguer l'extraordinaire de l'ordinaire : *« [...] ça m'arrive de me maquiller par exemple s'il y a une fête ou comme ça, je prends la peine un peu de me maquiller ça change mais ce n'est pas forcément un truc que je préfère. Je me sens handicapée parce que c'est plus compliqué. Par exemple si on veut se frotter les yeux, il y a le mascara qui part. »*, (Sarah). Diasio et Vinel appuient l'idée qu'il y ait des variables notables à ce sujet, *« Une grande diversité caractérise le recours au maquillage selon son caractère consenti ou interdit, les occasions et les lieux. »* (Diasio & Vinel, 2015, p. 54). Par contre, les tenues dites « quotidiennes » ou « du dimanche » mettent d'accord les deux jeunes des deux sexes ; elles sont divergentes.

Dès leur plus jeune âge, les enfants sont conditionné-e-s à l'adaptation vestimentaire en fonction des circonstances dans lesquelles ils agissent et interagissent. En effet, *« Les enfants sont [...] fortement incités à adapter leur apparence aux temps et aux lieux du jeu social et à respecter les normes de la bienséance vestimentaire et de la décence. »* (Mardon, 2010, p. 44). En résumé, le vêtement véhicule plusieurs symboliques ; son port transmet des informations quant à la personnalité mais aussi au contexte socio-culturel et économique dans lequel il s'inscrit. Il a une importance certaine comme le souligne Joubert : *« [...] Le vêtement a une réputation de futilité. Et pourtant, quoi de plus régulièrement investi à l'adolescence ? L'abondance des références vestimentaires dans le discours des adolescents est souvent notable. [...] L'adolescent regarde et est regardé. »* (Joubert, 2013, p. 155). En effet, le regard d'autrui est essentiel pour la construction de l'identité de l'adolescent-e. De son côté, elle-il observe beaucoup ses pairs afin de reproduire ou non certains looks. L'appartenance à un groupe peut parfois se distinguer par la manifestation des goûts vestimentaires. L'adolescent-e peut aussi se conformer : *« « Je m'habille ainsi donc je suis » [...] ; caractère d'imitation plus que d'identification de la*

mode adolescente, soulignant le faible apport de la créativité personnelle par rapport à l'effet de masse » (Joubert, 2013, p. 163). L'adaptation vestimentaire est donc bien liée à l'appartenance et à la construction de l'identité, nous en revenons donc aux questionnements qui sont à la genèse de cette recherche.

8.2. Le prix de la beauté

Être beau ou belle, ça a un prix. Comme le dit Sarah : « *Je pense que physiquement être beau c'est cher. Mais c'est vrai que mentalement c'est encore plus cher. Sauf que ça se voit moins vite.* », la beauté peut coûter cher pas seulement en termes d'argent mais aussi psychiquement, par les investissements ou renoncements consentis. En prenant l'exemple de la mode, elle décrit un mécanisme de transmission coûteux : « *Je pense que dès que la mode commence et que déjà les premières personnes ont, je pense que ce sont déjà des gens qui ont quand même les moyens et puis après quand ça suit gentiment [...]* ». En effet, acquérir une beauté physique à la hauteur de ce que la société véhicule nécessite certains moyens financiers ; il faut dépenser de l'argent. Que cela soit dans les produits de soin, le maquillage, les vêtements, séances de massage, rendez-vous chez le coiffeur, ou encore bijoux et autres accessoires, le porte-monnaie doit suivre la cadence. En ce qui concerne les achats, les parents ont leur mot à dire : « *De toute façon je ne commande pas moi-même. Je regarde avec mon père déjà, il commande et je paie après. Oui et même c'est mieux pour moi je pense, parce que si je commence à mettre ma carte...* » (Paul). Les entretiens réalisés mettent en évidence une tendance générale à dépenser pour être « beau-belle ». La valeur de l'argent et donc de la beauté est évaluée selon leur regard et en fonction des besoins d'adolescent-e. Lorsque ces acquisitions deviennent le fruit de leur propre travail et non celui des parents, elles-ils prennent conscience des coûts ; « *Maintenant, c'est un peu moi qui paie du coup j'achète un peu moins quoi* » (Maxime). De ce point de vue, à noter qu'à l'heure des entretiens, les deux sujets masculins effectuent un apprentissage et ont donc un pied dans le monde du travail alors que les deux sujets féminins sont encore à l'école obligatoire. Cela marque une différence dans les discours surtout en ce qui concerne l'argent. Les garçons, tous deux, ont évoqué un changement dans la prise en charge de leur apparence, il est question de revenu. Pour les filles, il s'agit plutôt d'argent de poche.

Le prix de la beauté se calcule en investissement temporel. Il est intéressant de noter que chaque interviewé-e a réussi à estimer le temps qu'elles-ils consacraient à leur apparence. Dans le discours, nous remarquons que des périodes de la journée telles que le matin ou le soir sont préférées : « *Je dirais le matin et un peu le soir. Parce que c'est vrai que la journée nan pas le temps.* » (Sarah). Comme le montre l'étude de Diasio et Vinel : « *Se laver le soir ou le matin comporte une diversité des pratiques, la salle de bain n'étant pas uniquement le lieu de traitement du sale, mais également un espace de plaisir et de maîtrise de l'apparence. La douche prise le soir, permet, par exemple, de dégager du temps, le matin, à consacrer à la coiffure ou au choix des vêtements.* » (Diasio & Vinel, 2015, p. 51). En accord avec ces propos, certains soins esthétiques ou de nécessité sont faits le soir : « *Le soir, quand je me douche, je me rase.* » (Paul). Dans la perspective de libérer de son temps, Sarah fait part de ses habitudes quotidiennes : « *J'essaie beaucoup d'habits, pendant deux heures. Souvent je fais le soir parce que sinon je loupe le train donc voilà...* ».

8.3. Quel genre d'apparence ?

De manière générale, lorsque j'évoque la question portant sur les stéréotypes, un élément mets tous-toutes les interviewé-e-s d'accord ; les cheveux en sont représentatifs. Que cela soit en parlant des filles : « *Les cheveux longs. C'est plus courant donc on se dit que c'est*

normal qu'elle ait les cheveux longs plutôt que courts » (Paul) ou en parlant des garçons : « *S'ils ont les cheveux longs. Ouais ça dépend quel garçon, mais des fois s'ils ont les cheveux longs, ça peut être mal pris.* » (Léa), les cheveux sont un signe de distinction genré. En effet, ils désignent et caractérisent clairement le genre auquel nous appartenons. Bien évidemment, les techniques d'embellissement ne sont pas semblables chez les filles et les garçons ; ce qui confirme la première hypothèse émise. À la suite de nos entretiens, nous pouvons affirmer que l'importance de l'apparence physique, dans ses différentes dimensions, ne se manifeste pas de la même manière chez l'une ou chez l'autre. Sans grande surprise, les stéréotypes liés à l'apparence physique sont différents en fonction des genres. De plus, selon les propos recueillis, les filles seraient exposées à davantage de règles en ce qui concerne leur façon de s'habiller, de se maquiller ou même leur manière d'être tout simplement : « *Si on se maquille par exemple ben trop, ça peut faire un peu moche voire euh voilà. Ou bien à l'inverse, pas assez, c'est aussi assez bizarre. [...] Ce n'est pas normal, enfin ouais. On fait un peu ce qu'on veut mais de toute façon qu'on fasse n'importe quoi on va se faire juger.* » (Léa). Nous remarquons que certaines limites ne doivent pas être dépassées au risque de susciter les regards malveillants, les remarques insultantes ou des pensées déplacées. À l'adolescence, les filles doivent intégrer la règle du « ni trop, ni trop peu » concernant leur apparence. Comme le souligne Mardon, « *Les filles doivent cependant apprendre à faire preuve de la « juste maturité » sur le plan vestimentaire.* » (Mardon, 2010, p. 42). Les filles se rendent compte que la société impose des standards dans le domaine de la beauté, surtout envers leur propre sexe. Cela donne l'impression que le mot « beauté » est inconsciemment associé à la gent féminine. De même, dans les discours des garçons, les premiers clichés évoqués concernent principalement les filles. Parfois, les associations d'idées sont très ancrées et cela peut « aller loin ». Les propos de Sarah sont explicites et montrent à la fois le regard différencié et le « risque » endossé par les filles : « *En vrai, ça m'embête de dire ça mais c'est vrai que ça peut être dangereux aussi, les garçons des fois ils peuvent venir tout fous s'ils voient une fille qui n'est pas moins habillée mais peu habillée par exemple. Il y a des viols ou comme ça, ça c'est dommage. Les garçons ils peuvent mettre ce qu'ils veulent et puis il n'y a pas de problème pour eux.* ». Pour les filles, l'apparence peut être un facteur de danger et peut donner naissance à des expériences sociales déstabilisantes. L'exemple suivant en témoigne : « *C'est vrai que j'ai peur des fois quand une fois je suis sortie d'un bus et puis il y a un garçon qui me suivait depuis un peu le début et au bout d'un moment, j'ai eu un peu peur et je suis allée direct vers quelqu'un que je connais pour être sûre.* » (Sarah). Les propos de Sarah soulignent qu'aujourd'hui encore, l'espace public n'appartient pas de la même manière aux garçons et aux filles. Il est vrai que l'occupation de l'espace public impose encore certains dictats stéréotypés notamment dans l'« [...] espace de la rue où elles apparaissent encore comme des proies potentielles, en particulier la nuit [...] » (Raibaud & Marius, 2019, p. 16). L'exemple suivant, à l'instar de ceux qui précèdent, démontre que l'intégralité des situations concrètes récoltées concernent la stigmatisation faite envers les filles que ce soit dans la rue ou à l'école : « *Par exemple dans ma classe, il y avait une fille. Tout le monde disait tout le temps qu'elle était moche et au bout d'un moment, elle en a eu marre et elle a envoyé chier tout le monde.* » (Paul) ; les filles et leur apparence sont beaucoup plus soumises au regard jugeant. Cependant, comme le disait Mardon (voir chapitre 5.1.2), les garçons sont aussi stigmatisés ; plutôt en fonction des valeurs morales véhiculées par leur apparence. La socialisation des jeunes garçons passe par la représentation des normes traditionnelles liées à la virilité. À la question « qu'est-ce qu'un garçon envie chez un autre garçon ? », Paul

répond : « la musculature peut-être » ; la musculature, sous-entendu sa force et son pouvoir protecteur, étant l'un des signes les plus forts caractérisant la virilité d'un homme. Lorsqu'un garçon est regardé, il est plus souvent jugé sur ce qui émane de son style vestimentaire, de sa posture, tandis qu'une fille sera davantage jugée sur son style à proprement parlé, ce qui est perceptible au premier regard. Dans leur définition d'une apparence physique acceptable, la notion de caractère semble avoir une grande importance dans le discours des jeunes interviewé-e-s. Toutes et tous ont le même point de vue à ce sujet : « *Ouais ça fait tout un peu le caractère quand même.* » (Sarah) ; « *Si je vois « qu'il se la pète un peu », je ne vais pas trop vers lui quoi. Je regarde déjà avec le caractère on va dire.* » (Paul). Le caractère fait partie d'une définition implicite de la beauté, comme une leçon bien apprise tout comme la notion de non-jugement.

En ce qui concerne les rapports familiaux avec l'apparence, les habitudes des filles et des garçons ne sont pas si éloignées. Tout d'abord, comme vu plus haut, la figure maternelle peut être un repère pour les jeunes filles : « *À ma maman, ça m'est arrivé de lui prendre un collier, une bague et en fait elle utilise pas plus que ça donc souvent je lui prends. Et des fois, je lui prête aussi des trucs à moi. Une fois on est allé à un mariage et elle n'avait pas de sac à main donc c'est à moi qu'elle a demandé un sac à main. C'est rare mais ça arrive.* » (Sarah). À l'inverse, les parents empruntent aussi des vêtements ou accessoires à leurs enfants. À travers les témoignages récoltés, nous pouvons constater que cela concerne également les jeunes garçons avec leurs papas : « *Ouais avec mon père, on fait à peu près la même taille donc on s'échange un peu des trucs des fois.* » (Paul). Les parents des interviewé-e-s ne semblent pas être trop regardant sur les looks de leurs adolescent-e-s, cependant dans le discours, nous sentons qu'il y a une certaine limite à ne pas dépasser, une limite ancrée dans l'inconscient collectif, notamment des filles elles-mêmes. Sarah et Léa en témoigne : « *Ben moi j'ai des parents assez cool, ils me laissent assez faire ce que je veux. C'est vrai que si je veux aller en T-shirt, si je veux mettre ci, ça, normalement je ne suis pas fliquée, vraiment j'ai le droit de faire, bon je n'abuse pas non plus, je fais quand même attention et tout* » (Sarah) ; « *Pas forcément, à part si je mets des trucs un peu courts ou un peu voilà... mais je n'ai pas forcément ça dans mon armoire alors ça va.* » (Léa). Les parents restent attentif-ve-s au type de vêtements que portent leurs filles. Par contre, dans les propos des garçons, cela est moins flagrant. À la question « Est-ce que tes parents surveillent ta façon de t'habiller lors que tu sors ? », Maxime me répond : « *Ils s'en fichent.* ». De ce fait, nous remarquons que la pression sociale liée à l'image est plus prononcée envers les filles alors que les garçons semblent effectivement avoir davantage de libertés.

9. Synthèse des résultats

La beauté et le souci de l'apparence sont de grandes préoccupations pour les jeunes. Compte tenu des changements physiologiques et psychosociaux qui s'observent à l'adolescence, les garçons et les filles mettent en place des stratégies différentes pour l'appréhender. À ce sujet, la distinction entre les deux genres est bien visible. Par contre, que cela soit par le look, les soins corporels ou encore les modifications corporelles, les jeunes investissent de leur temps pour être beaux et belles. Elles-ils sont attentif-ve-s aux regards des autres tout en essayant de trouver leur personnalité propre. Encore faut-il trouver la meilleure manière de l'affirmer pour être accepté-e voire envié-e par autrui. « Apparence » et « appartenance » sont étroitement liées et riment avec « adolescence ».

En effet, la beauté naît des relations sociales ; pour cause, le regard d'autrui est important pour les adolescent-e-s. Cette période de la vie marque un tournant dans la construction de l'identité de l'individu-e, car les jeunes se retrouvent face à un dilemme : être unique et différent-e des autres, tout en leur ressemblant. La notion de groupe est fondamentale pour que l'adolescent-e puisse satisfaire son besoin d'appartenance. Comme l'ont noté les auteur-e-s mobilisé-e-s plus haut, le style vestimentaire devient signifiant lorsqu'il s'apparente à une appartenance groupale et l'individu-e envisage son corps dans le rapport qu'il entretient avec autrui. Il permet de mettre en lumière la distinction des genres et des groupes.

La mode suscite un intérêt certain de la part des jeunes, qu'ils-elles l'adoptent ou la rejettent. Souvent, les tendances finissent par convaincre malgré quelques réticences au départ. Les adolescent-e-s semblent être attiré-e-s par une conformité, sans doute rassurante. Nous remarquons que la charge mentale qui repose sur l'apparence des jeunes est non négligeable et cela démontre qu'une pression sociale est bien présente. L'adolescent-e soucieux-se de son image est soumis-e à des normes sociales au niveau du style vestimentaire, des questions de popularité ou encore par rapport aux coûts des tendances actuelles. Mais est-ce que ces dictats empêchent ou aident les jeunes à devenir qui elles-ils sont réellement ? En prenant appui sur les propos des chapitres précédents, rappelons que l'adolescent-e se définit entre autres parce qu'il-elle se vêt d'une certaine façon et que cela correspond au fait de devenir adulte. La construction de l'identité tient compte de plusieurs facteurs : « *D'une part un processus de personnalisation qui se traduit par l'interaction de deux variables : L'apparence physique et l'estime de soi. D'autre part, un processus de socialisation qui se lit à travers deux facteurs reconnus comme déterminants à l'adolescence : la sensibilité à l'influence interpersonnelles des pairs et l'influence des médias.* » (Jemli, 2013, p. 63). Le corps est le symbole de « l'être », le reconnaître équivaut à se reconnaître soi-même. Être soi, c'est être unique. C'est pourquoi le vêtement va permettre d'appréhender le corps en le confrontant au regard de l'autre. Cependant, un résultat me surprend et me questionne encore à ce jour : l'acné. Dans les entretiens que j'ai menés, seulement un jeune a évoqué le sujet brièvement en me disant : « *Alors moi j'ai eu de la chance parce que niveau acné, j'en n'ai pas eu* » (Paul). Je m'attendais à ce que cet aspect de l'adolescence revienne plus régulièrement dans les discours des jeunes interviewé-e-s. Comme le dit Paul, c'est une chance de ne pas en avoir eu et par déduction, cela peut être une grande souffrance chez les adolescent-e-s qui sont confronté-e-s à cette problématique. L'acné visible se situant principalement au niveau du visage, les jeunes doivent redoubler de stratégies pour être accepté-e-s par leurs pairs. Le visage est sans nul doute, la partie du corps la plus importante lorsque nous parlons de personnalité et de beauté, c'est pourquoi, lorsqu'il est différent, le regard d'autrui l'est également. Globalement, le mal-être physique (acné, obésité, etc...) peut avoir des répercussions sur la sociabilité des jeunes, sur le psychisme ou même sur leur vie. N'ayant pas rencontré d'adolescents ou d'adolescentes présentant des signes de mal-être, je peux affirmer que cela pourrait être une perspective de recherche intéressante et enrichissante. Ne l'oublions pas, l'apparence et la beauté sont souvent banalisées et elles peuvent être sujettes à de nombreuses discriminations ; en ce sens il faut être conscient-e-s des impacts sociaux, personnels et sociétaux que cela peut engendrer.

Il est également intéressant de noter que la réalité du contexte même rural est en accord avec la théorie qui provient d'enquêtes réalisées plutôt dans les milieux citadins. En effet,

au Jura, les jeunes sont tout autant empreint-e-s des valeurs sociétales qui sont véhiculées à l'international. Nous pouvons donc conclure que l'apparence et la beauté joue un rôle important dans la construction de l'identité personnelle et sociale des adolescent-e-s et ce, quel que soit le contexte environnemental dans lequel ils-elles vivent. Nous pouvons tout de même penser que certains aspects sont plus marqués dans certaines régions ou milieux sociaux, c'est pourquoi, il serait intéressant d'amener la recherche plus loin en prenant en compte le facteur contextuel.

10. Conclusion

La réalisation de ce travail de recherche m'a permis d'acquérir différentes compétences notamment en ce qui concerne la récolte, la retranscription et l'analyse des données. De plus, grâce aux apports théoriques et empiriques, j'ai pu enrichir mes connaissances au sujet de l'apparence et de son impact à la période de l'adolescence. Mes questionnements m'ont permis de comprendre quels sont les enjeux qui se cachent derrière le besoin d'être et de se sentir beau ou belle pour des jeunes habitant le canton du Jura. Grâce à la méthodologie choisie, j'ai pu vérifier mes hypothèses de départ lors des entretiens individuels. C'est pourquoi, je peux affirmer que toutes sont correctes.

En ce qui concerne la rédaction du cadre théorique, j'ai remarqué qu'il a été plus évident de trouver des éléments à propos des filles que pour les garçons. En effet, dans l'inconscient collectif, la gent masculine est moins associée à l'apparence et à la beauté. Ce constat a renforcé la pertinence de cette recherche basée sur une perspective de genre. Afin de trouver des personnes intéressées à participer à l'étude, j'ai mis à contribution mon carnet d'adresses personnel. Dans la continuité du fait que les hommes sont moins associés à la thématique, j'ai rencontré davantage de difficulté à trouver des jeunes garçons susceptibles de témoigner. De plus, certains ont eu plus de peine à exprimer leurs opinions sur cette thématique. J'en conclus qu'ils sont sûrement moins habitués à parler de leur apparence que les filles qui y sont inconsciemment associées.

Les contraintes imposées par la situation sanitaires ont restreint la récolte de données. Si les circonstances l'avaient permis, j'aurais pu envisager de réaliser un « focus groupe ». Malgré ces perturbations, les entretiens ont été riches et significatifs. La perspective de genre a permis d'enrichir la diversité des points de vue ; de fait, le rapport à l'apparence n'est pas vécu de la même manière pour une fille ou un garçon, mais cela ne veut pas dire que la quête de l'apparence ne soit pas importante pour les garçons, ni que ce souci de l'apparence n'augmentera pas à l'avenir, si l'on en croit le développement des représentations de soi dans les médias sociaux et l'augmentation de ce sujet dans les magazines masculins. Les divers éléments récoltés soulignent la nécessité pour le travail social de se pencher sur ces questions dans une perspective inclusive. De même, il est essentiel de se questionner sur les attitudes à adopter face à cette thématique. Par exemple : de quelle manière traiter l'habillement dans les institutions éducatives ou d'animation socioculturelle pour qu'il ne devienne pas une injonction discriminatoire, en fonction du genre ? ou qu'il ne reste pas seulement une contrainte économique pesant lourdement sur les personnes défavorisées ? Comment envisager l'habillement et l'apparence de façon à diminuer leur caractère inégalitaire ? Quels supports amener pour travailler sur la perspective critique face aux images médiatiques ? Comment développer de la prévention en matière d'indépendance aux images véhiculées ?

Plusieurs pistes d'action sont envisageables. Globalement, il est bénéfique de privilégier des injonctions non genrées, par exemple : arrêter de dire aux filles qu'elles sont belles ou alors le signifier également aux garçons. Ce point d'attention doit être fait à l'égard des adolescent-e-s mais aussi et surtout dès l'enfance. Au même titre que du mobilier neutre, les livres non genrés pourraient être davantage mis en avant dans les structures d'accueils pour enfants et adolescent-e-s. D'un autre point de vue, il serait intéressant de se questionner sur l'apparence qu'un-e professionnel-le du travail social est amené-e à affirmer. Cela pourrait être le point de départ de questionnements envers l'image ; comprendre ce qui se joue pour les travailleur-euse-s sociaux-ales peut aider à se mettre à la place des adolescent-e-s qui sont en pleine recherche de l'apparence idéale. Notons que toutes les petites actions sont utiles et nécessaires pour faire évoluer les pensées. L'axe préventif est, selon moi, une porte d'entrée exploitable sous différentes formes et c'est dans cette idée que je propose ci-contre des pistes d'action concrètes.

Actuellement, les adolescent-e-s sont fortement influencé-e-s par le monde des réseaux sociaux alors plutôt que d'être blâmés, ils pourraient être utilisés à bon escient, c'est-à-dire dans une perspective de prévention. Je pense qu'il serait pertinent d'axer ces interventions sur la pression médiatique que peuvent subir les jeunes. Nous pourrions imaginer organiser des journées d'ateliers d'expérimentation en lien avec l'utilisation des réseaux sociaux ; trucs et astuces seraient mis en lumière. Tout en soutenant une démarche préventive et expérientielle, d'autres outils visuels tels que des films, des vidéos ou des photos peuvent également amener un public jeune à s'exprimer plus facilement. De plus, il est important de montrer différents modèles de beauté, en termes de poids, de couleur de peau ou de handicap. Dans cette idée, des réflexions peuvent être menées, en équipe, au sujet des injonctions sociales face à la beauté. Il serait intéressant de consacrer du temps pour bénéficier d'une formation par Eva Saro. Comme elle le dit : « *Il ne faut pas oublier non plus que dès qu'on ouvre les yeux on a des informations visuelles, donc il ne s'agit pas de parler uniquement des informations visuelles par les écrans et le papier mais de ces images que nous avons intérioriser en nous confrontant à ces modèles des médias.* » (Saro, Eva Saro et l'éducation à l'image, 2012). Dans cette idée, elle propose des ateliers d'éducation à l'image et de conscientisation essentiellement adressé aux jeunes. Il s'agit de prendre appui sur des images médiatiques, magazines ou clip musicaux et de passer de la découverte à l'expérimentation. Le but est de déconstruire les codes genrés et d'accompagner une prise de conscience. Ce type d'action prend du temps, car les normes liées à l'apparence et au genre sont ancrées chez tout-e individu-e et de ce fait difficile à ébranler. Il faudrait penser l'intervention sur le long terme de sortes à ce que les impacts, mêmes minimes, puissent se remarquer. À ce propos, je pense qu'il serait pertinent de mettre en place une série d'ateliers s'apparentant à un réel programme, voire carrément une campagne de sensibilisation.

Un premier projet serait de mettre en place, annuellement, un mois thématique sur la question de l'apparence. Dans ce cadre, je propose de bousculer les codes et les habitudes genrées perceptibles dans la société mais aussi à l'intérieur des institutions sociales. Nous pourrions proposer des journées ou soirées à thèmes dans le but de susciter un déclic chez les jeunes : soyez vous-même quelques soient les regards des autres. Durant le mois, différentes actions subtiles ou non seraient amenées au sein de la structure en question. Par exemple : instaurer la journée de la jupe pour filles et garçons ou proposer des soirées déguisées et travesties. Il est également intéressant de mettre en œuvre des petites actions

provocatrices pour questionner les jeunes : si un animateur arrive maquillé sur son lieu de travail, quelles seraient les réactions ? Par des petites injonctions inattendues et « hors-normes », je pense que les réflexions, considérées comme un début de changements, peuvent être riches et profondes. Un deuxième projet consisterait à faire appel à des artistes pratiquant la performance ou le théâtre. Par exemple, le théâtre forum pourraient amener les adolescent-e-s à prendre conscience que l'apparence comporte bien plus d'enjeux que nous ne l'imaginons. Par le jeu, il est possible d'aborder des sujets de manière plus détendue et cela peut avoir un impact pertinent sur la perception des jeunes quant à la beauté et l'apparence physique. De cette manière, ils-elles seraient confronté-e-s à des situations vécues et cela dans un contexte sécurisé et en compagnie de personnes ouvertes au dialogue. Dans les deux cas, le but est de pouvoir susciter les questionnements et accompagner les potentiels changements de regards. À travers ces différentes perspectives d'intervention, il est primordial de garder à l'esprit que l'objectif est de permettre aux adolescent-e-s d'oser être eux-elles-mêmes malgré la pression sociale et médiatique qu'ils-elles rencontrent. Comme le dit Saro : « *Savoir voir, c'est garder une perspective et un espace de choix.* » (Saro, CRELACchannel, 2015) ; de ce fait, en tant qu'animateur-trice socioculturel-le, nous avons la mission d'accueillir et de prendre en considération les jeunes tel-le-s qu'ils-elles sont afin qu'ils-elles se sentent libres de dévoiler leur personnalité en adoptant une apparence qui est la leur.

11. Bibliographie

- Amadiou, J.-F. (2002). *Le poids des apparences : beauté, amour et gloire*. Paris: Odile Jacob.
- Amadiou, J.-F. (2016). *La société du paraître : les beaux, les jeunes...et les autres*. Paris: Odile Jacob.
- Badaoui, K., Lebrun, A.-M., & Bouchet, P. (2015). L'intérêt des théories psychosociales pour comprendre les styles vestimentaires des adolescents. *Management Preospective Ed. / "Management et Avenir"*, pp. 57-76.
- Benghozi, P. (1999). *L'adolescence : identité chrysalide*. L'Harmattan.
- Bidaud, E., & Ouvry, O. (2007). Adolescence, vêtement et visagification. *L'Esprit du Temps, "Adolescence" n°61*, pp. 645-656.
- Blanchet, A., & Gotman, A. (2007). *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*. Paris: Armand Colin.
- Boëtsch, G., Le Breton, D., Pomarède, N., Vigarello, G., & Andrieu, B. (2010). *La belle apparence*. Paris: CNRS Editions.
- Campenhoudt, L. V., & Quivy, R. (2011). *Manuel de recherche en sciences sociales*. Paris: Dunod.
- Court, M. (2007). La construction du rapport à la beauté chez les filles pendant l'enfance: quand les pratiques entrent en contradiction avec les représentations du travail d'embellissement du corps. *Sociétés & Représentations, N°24*, pp. 97-110.
- Court, M. (2010). "Faut pas que ça fasse fille", les enfants, les vêtements et la couleur. *Association Vacarme / "Vacarme", N°52*, pp. 27-29.
- Court, M. (2010). Le corps prescrit. Sport et travail de l'apparence dans la presse pour les filles. *L'Harmattan / "Cahiers du Genre" n°49*, pp. 117-132.
- Court, M. (2016). Incorporation. *Encyclopédie critique du genre (Juliette Rennes) / La Découverte / "Hors collection Sciences Humaines"*, pp. 321-330.
- Court, M., & Mennesson, C. (2015). Les vêtements des garçons. *ENS Paris-Saclay / "Terrains & travaux", n°27*, pp. 41-58.
- Diasio, N., & Vinel, V. (2015). La salle de bain : reconfiguration des rapports aux autres et à soi à l'aube de l'adolescence. *L'Harmattan / "La revue internationale de l'éducation familiale", n°37*, pp. 39-61.
- Galland, O. (2008). Une nouvelle adolescence. *Editions Technip & Ophrys / "Revue française de sociologie" vol.49 (4)*, pp. 819-826.
- Goetelen, V., & Perrig, S. (Réalisateur). (Specimen : Emission du 2 décembre 2015). *Je suis beau... et ça tombe bien !* [Film].
- Goffman, E. (1975 / 2015). *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*. Les Editions de Minuit.

- Imbert, G. (2010). L'entretien semi-directif : À la frontière de la santé publique et de l'anthropologie. *Association de Recherche en Soins Infirmiers / "Recherche en soins infirmiers" N°102*, pp. 23-34.
- Jemli, K. (2013). Consommation de mode chez les adolescents : Rôle des processus identitaires. *La Revue Gestion et Organisation n°5*, pp. 62-70.
- Joubert, C. (2013). "Peau d'âne" ou l'impossible vêtue à l'adolescence. *Erès / "Enfances & Psy" n°59*, pp. 155-164.
- Lannegrand-Willems, L. (2012). Le développement de l'identité à l'adolescence : quels apports des domaines vocationnels et professionnels ? *NecPlus "Enfance" n°3*, pp. 313-327.
- Larousse, L. (2018).
- Le Breton, D. (2011). Sur les cultures adolescentes. *Martin Média "Le Journal des psychologues" n°293 (Dossier : Langage et corps à l'adolescence)*, pp. 26-31.
- Le Breton, D. (2015). L'adolescence et la peau. *ERES, "Enfances & Psy", N°68*, pp. 70-82.
- Mardon, A. (2010). Construire son identité de fille et de garçon : pratiques et styles vestimentaires au collège. *L'Harmattan / "Cahiers du Genre" n°49*, pp. 133-154.
- Mardon, A. (2010). Sociabilités et travail de l'apparence au collège. *Presse Universitaires de France / "Ethnologie française"*, pp. 39-48.
- Promotion Santé Suisse. (2015). *L'image corporelle chez les adolescents de Suisse alémanique (feuille d'information 16)*. Berne: Promotion Santé Suisse et PEP.
- Raibaud, Y., & Marius, K. (2019). *Genre et Construction de la Géographie*. Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine.
- Saro, E. (2012, avril 3). Eva Saro et l'éducation à l'image. (R. Radio, Intervieweur)
- Saro, E. (2015, mai 29). *CRELACchannel*. Récupéré sur Youtube: <https://www.youtube.com/watch?v=i55bFjIoXtc>

12. Annexes

Guide d'entretien – Travail de Bachelor

Question de recherche :

« En quoi et de quelle manière, l'apparence physique et le rapport à la beauté peuvent-ils influencer le vécu des adolescent-e-s de 14 à 16 ans, au Jura ? ».

Sous questions :

- Comment les adolescent-e-s jurassien-ne-s construisent-elles et ils leur apparence physique ?
- Comment les garçons et les filles vivent-elles ou ils cette construction identitaire ?
- Dans quelle mesure celle-ci influence leurs relations sociales (amicales, amoureuses, scolaires, ...) ?

Hypothèses :

- L'importance de l'apparence physique, dans ses différentes dimensions, ne se manifeste pas de la même manière chez les filles ou les garçons.
- Durant la période de l'adolescence, les relations sociales sont influencées par l'apparence physique.
- La beauté est une grande préoccupation pour les jeunes qui redécouvrent leur corps. Les garçons et les filles mettent en place des stratégies différentes pour l'appréhender.

Prise de contact avant l'entretien :

- Rédiger une lettre dans le but de contacter les parents des adolescent-e-s potentiellement interrogé-e-s.
 - o Expliquer le but de la recherche
 - o Préciser l'anonymat des jeunes qui témoignent
 - o Préciser que l'entretien sera enregistré puis retranscrit et que les données récoltées et utilisées ne permettront pas d'identifier la personne ayant témoigné.
 - o Informer des détails pratiques (lieu, date, durée de l'entretien, ...)
 - o Ne pas oublier de mettre un contact
 - o Mentionner les règles sanitaires à respecter (Covid-19)
- Obtenir l'autorisation parentale avant d'en parler aux jeunes.
- Si la réponse des parents est positive, prendre contact avec le/la jeune concernée afin de lui expliquer ce en quoi l'entretien consiste et avoir son accord. Si la réponse est négative, continuer les recherches de participant-e-s.

Jour de l'entretien :

- Saluer, introduire en expliquant le contexte de l'entretien (réexpliquer les détails pratiques si besoin notamment en ce qui concerne l'enregistrement, nom, prénom, âge et degré scolaire), remercier le/la jeune d'avoir accepté de participer.
- Rappeler les règles sanitaires à respecter durant l'entretien et mettre à disposition le matériel nécessaire (désinfectant, masques, ...)
- Instaurer un climat de confiance propice à l'échange.
- S'assurer que le matériel d'enregistrement fonctionne et que le rendu sera correct (niveau du son, vérifier la batterie).
- En tant qu'intervieweur, il est important d'être à l'écoute de la personne interviewée, pas besoin de prendre des notes tout au long de l'entretien car c'est la fonction de l'enregistrement.
- Commencer par des questions globales et prévoir des questions « relance » pour dynamiser l'entretien.
- Il est essentiel d'être neutre et impartial face au discours du/de la jeune.
- Comme les personnes interviewées font partie de mon entourage, il ne faut pas confondre entretien de recherche et conversation familière. Garder un but tout en étant agréable envers le/la jeune.

Questions de l'entretien :

1. *Hypothèse n°1 : L'importance de l'apparence physique, dans ses différentes dimensions, ne se manifeste pas de la même manière chez les filles ou les garçons.*

1.1. Pour toi, la beauté en général c'est quoi ?

Relances :

- o Quels critères définirais-tu ?
- o Selon toi, comment une personne est-elle qualifiée de beau/ belle ou pas beau/ pas belle ? As-tu des exemples de personnes belles ?
- o Selon toi, est-ce important et nécessaire d'être beau aux yeux des autres ? et à tes yeux ? Si oui ou non, pourquoi ?
- o Que fais-tu au quotidien pour te sentir beau/belle ? As-tu des trucs et astuces ? Lesquels ? Comment les as-tu trouvés ou de qui proviennent-ils ?

1.2. Selon toi, c'est quoi un garçon beau et une fille belle ? Et à l'inverse c'est quoi un garçon moche et une fille moche ?

Relances :

- o Selon toi, quels sont les stéréotypes, les clichés, liés à l'apparence qui caractérisent les garçons ? et les filles ? (*Voir comment les sexes opposés se perçoivent mais aussi entre personnes de même genre*)
- o Que penses-tu de ces clichés ? Pour toi, quels sens ont-ils et quel sens véhiculent-ils ?
- o Est-ce que tu penses qu'ils peuvent être blessants ? Si oui dans quelles circonstances ?
- o Toi-même penses-tu que tu es influencé par ces clichés ? Si oui en quoi ? As-tu un exemple ?

1.3. Comment définis-tu ton style vestimentaire ?

Relances :

- Est-ce que tu suis la mode ? Si oui, comment ? Tu te définirais comme une *Fashion Victim* ? Si oui ou non, pourquoi ?
- Est-ce que tu regardes le style vestimentaire des personnes que tu côtoies ? Si oui, pourquoi est-ce important ? Qu'est-ce que tu regardes le plus et le moins ? Si non, pourquoi n'est-ce pas important ? Comment l'expliques-tu ?

1.4. Existe-t-il des groupes qui adoptent le même style vestimentaire dans ton entourage ?

Relances :

- Considères-tu faire partie d'un tel groupe ?
- Si oui, pourquoi ? Qu'est-ce que cela t'apporte ?
- Si non, pourquoi ?

2. *Hypothèse n°2 : La beauté est une grande préoccupation pour les jeunes qui redécouvrent leur corps. Les garçons et les filles mettent en place des stratégies différentes pour l'appréhender.*

2.1. As-tu l'impression que ton corps a changé depuis quelques temps ? Si oui en quoi ? Si non, et celui de tes copains/copines ? Est-ce que vous en parlez avec les copains/copines ? Si oui, qu'en dites-vous et comment vous en parlez ? Comment te sens-tu face aux changements corporels que tu vis ?

Relances :

- En quoi est-ce facile ou difficile de s'adapter à un nouveau corps ?
- Qu'est-ce que tu trouves beau chez toi ? Et moins beau ? Pourquoi ?
- À ton avis, y a-t-il une pression de la société sur l'apparence des jeunes ? Si oui, sur quoi porte-t-elle ?
- Et toi, arrives-tu à résister ? Comment fais-tu ? Peux-tu me raconter ?

2.2. As-tu parfois l'impression que ton apparence physique ne te permet pas de faire certaines choses ou les rends difficiles ? Si oui, dans quelles circonstances ? Et au contraire, as-tu parfois l'impression que ton apparence physique facilite les choses ? Si oui, as-tu des exemples ? (En général : par rapport à la société + éventuellement situations personnelles)

Relances :

- Combien de temps consacres-tu à ton apparence, en moyenne par semaine ? Par exemple : coiffure, maquillage, rasage, épilation, ... Quand fais-tu cela ? Tous les jours ou occasionnellement ?
- À ton avis, combien dépenses-tu pour des « produits de beauté » ? Qui paie ? Est-ce qu'il t'arrive d'emprunter des produits ? Si oui, à qui ? Si non, comment l'expliques-tu ?

2.3. Que penses-tu des tatouages ou piercings ?

Relances :

- En as-tu ou aimerais-tu en avoir ? Si oui, pour quelles raisons ? Si non, pourquoi ?
- Que serais-tu prêt-e à faire pour modifier ton apparence ?

3. *Hypothèse n°3 : Durant la période de l'adolescence, les relations sociales sont influencées par l'apparence physique.*

3.1. Est-ce que, d'une manière générale, tu considères que tes relations sociales (avec tes ami-e-s par exemple) sont influencées par l'apparence physique ?

Relances :

- Si oui, comment ?
- Si non, pourquoi ?
- Peux-tu donner des exemples concrets ou des anecdotes ?
- Et avec tes parents, comment cela se passe au sujet de ton apparence, de ton style vestimentaire ? Peux-tu me raconter ?

Est-ce que tu aimerais ajouter quelque chose à propos d'un sujet que l'on n'aurait pas abordé ? Sur l'apparence ou la beauté chez les jeunes ? Ou sur les différences filles-garçons ?